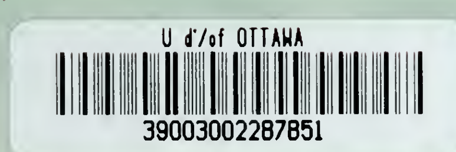
Pergameni

La satire au XV1 siècl



LA

SATIRE AU XVIe SIÈCLE

ET LES

TRAGIQUES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

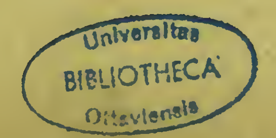
PAR

Hermann PERGAMENI

EXTRAIT DE LA *REVUE DE BELGIQUE*

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG.

1882





BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

LA SATIRE AU XVIe SIÈCLE ET LES TRAGIQUES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

PAR

HERMANN PERGAMENI

EXTRAIT DE LA *REVUE DE BELGIQUE*

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG.

1882



LA SATIRE AU XVIe SIÈCLE

ET LES

TRAGIQUES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

LA SATIRE.

Le XVIe siècle est un siècle de combat ; le génie moderne y prend pour la première fois corps à corps celui du moyen âge, et le grand souffle de la Renaissance ébranle sur leurs autels les idoles qu'on avait adorées mille ans.

Guerre sur le terrain religieux entre l'Église romaine et le protestantisme, guerre sur le terrain philosophique entre la libre pensée et la scolastique, guerre dans le domaine des beaux-arts entre les gothiques et les disciples de la nature et de l'antiquité, guerre dans le domaine social, entre les idées démocratiques et la vieille organisation politique, guerre en tout et partout.

Cette gigantesque lutte, qui se poursuit ardente et terrible sur les champs de bataille, dans la chaire, les universités et les écoles de beaux-arts, se manifeste aussi dans la littérature. Toute œuvre littéraire devient une œuvre de combat, c'est-à-dire une satire. Le XVIe siècle est par excellence le siècle de la satire. Satire politique, philosophique, religieuse, tantôt railleuse, tantôt menaçante, tour à tour grelots de la folie, clairon qui sonne la charge ou tocsin des guerres civiles, elle imprégne tous les genres littéraires de son âcre senteur,

depuis les lourds in-folio de la théologie jusqu'à la chanson ailée qui voltige sur les lèvres des masses populaires. Et comme, dans cette furieuse mêlée du XVI[e] siècle, c'est la religion qui domine toutes les autres questions, qui leur sert de point d'appui et de centre de ralliement, c'est aussi la religion qui joue le premier rôle dans les œuvres satiriques, c'est elle qui les inspire, qui les soutient, qui les anime. En ce sens, toute satire est au XVI[e] siècle une satire religieuse.

Au milieu de ce chaos d'œuvres étranges et violentes, si diverses dans le fond et dans la forme, il en est une qui se détache au premier rang, parce qu'elle contient, pour ainsi dire, la quintessence de l'esprit du temps, comme son auteur offre un parfait modèle de l'écrivain de la Renaissance, aussi habile à manier l'épée que la plume, théologien autant que politique, mélange étonnant d'humanisme raffiné et de cynisme brutal. Cette œuvre, ce sont *les Tragiques*, d'Agrippa d'Aubigné, œuvre bizarre, fougueuse, colossale, inspirée, qui, plus que toute autre, mérite d'être appelée l'épopée des guerres de religion.

Mais, pour bien en saisir le véritable caractère, il convient de se placer dans le milieu où elle est née, de s'inspirer des passions qui l'ont formée, de se rendre un compte exact du rôle que jouait la satire au XVI[e] siècle.

I

Au moment où s'ouvrait le siècle, la Renaissance se trouvait en face d'une formidable forteresse, celle du moyen âge, défendue par de vieux soldats jusque-là triomphants : l'Eglise, la Sorbonne et le Parlement [1].

Parmi ces champions du passé, l'Église surtout était redoutable et, dès les premiers jours de la lutte, elle le devint plus encore, grâce à l'appui des Jésuites et de l'Inquisition.

A côté de l'Eglise se tenait la Sorbonne, « ce pays où l'on se querelle toujours, où il n'y a jamais ni paix ni trêve »,

[1] Voir Lenient, *La Satire en France au* XVI[e] *siècle.*

comme disait Balzac, « ce concile perpétuel des Gaules », d'après Voltaire, appuyée de ses innombrables bataillons de docteurs et de théologiens.

Le Parlement les suivait; il leur prêtait sa police, sa procédure secrète, ses vieux préjugés autoritaires; il était le bras séculier presque toujours prêt à exécuter les arrêts de l'Inquisition et à envoyer au bûcher ceux qui attaquaient l'Eglise.

En face de cette citadelle des vieilles idées, l'âme et le noyau du parti catholique, se rangent, dès les premiers jours du siècle, tous ceux que l'esprit de la Renaissance inspire, libres penseurs, libres artistes, libres citoyens, soldats d'abord dispersés, combattant en tirailleurs, mais bientôt groupés en légions compactes sous les plis du drapeau protestant.

Entre ces deux partis, tous deux intolérants, tous deux absolus dans leurs tendances, tous deux imprégnés de fanatisme religieux, mais dont l'un ne représente plus, au fond, que le passé qui s'écroule, tandis que l'autre contient en germe l'avenir, quel rôle va jouer l'État, c'est-à-dire la royauté? Question redoutable dont la solution décidera du sort de la bataille!

La royauté avait un beau rôle à remplir : elle avait à représenter la France, la France laborieuse et paisible, à prendre pour drapeau la tolérance, à marcher d'un pas ferme dans la large voie que lui ouvrait si bien le clair génie de Rabelais; elle devait se mettre à la tête de cette masse nationale qui ne rêvait ni guerres civiles, ni guerres de religion, qui ne demandait que la paix et qu'on allait appeler un jour le parti des Politiques.

Mais la race des derniers Valois n'avait pas même conscience de cette haute mission. François Ier, l'allié des protestants allemands, le créateur du Collège de France, laissait massacrer les Vaudois de Provence; Henri II s'endormait dans la débauche et, pour plaire à une vieille maîtresse, faisait établir en France le saint-office du sombre Paul IV, forçait le Parlement à enregistrer l'édit meurtrier de 1557, qui allait

livrer au bûcher des milliers de victimes humaines ; et le supplice d'Anne Dubourg apprenait bientôt aux populations effrayées que la justice royale, la justice de saint Louis et de Philippe le Bel, était devenue le valet des bourreaux de l'Inquisition.

Tel père, tels fils. Au royal amant de Diane de Poitiers succédaient tour à tour François II, un enfant chétif ; Charles IX, un forcené ; Henri III, un nouvel Héliogabale, qui transformait la cour de France en lupanar. Près d'eux leur mère, l'Italienne Catherine de Médicis, avec son cortège d'astrologues, de baladins et son escadron volant de filles d'honneur, Catherine qui sacrifiait à son ambition sans frein tous ses devoirs de mère et de souveraine.

A côté de cette famille déchue, deux mauvais génies, Philippe II, le bourreau des Pays-Bas, et la sombre « harde » des Guises, François de Lorraine, le cardinal de Lorraine, grand inquisiteur de France, Henri le Balafré, le cardinal de Guise et leur sœur, la vindicative duchesse de Montpensier, dont les vices ne le cédaient en rien à ceux de Catherine de Médicis.

Ainsi ballottée entre des éléments contraires, sans principes et sans honneur, la royauté marche vers l'abîme, poussée par les Guises, l'Inquisition et l'Espagne, et va sombrer dans la boue sanglante d'où la puissante main du Béarnais pourra seule la tirer un jour, quand, dans la France lassée de carnage, il fera triompher les idées de Rabelais, de Michel de l'Hôpital et du parti des Politiques et proclamera la tolérance en matière de religion.

II

Catholiques, protestants, Politiques, tels sont les trois grands partis qui se disputent la France pendant près d'un demi-siècle ; la satire les représente tous les trois.

L'histoire de la satire en France au XVI[e] siècle comprend deux périodes bien distinctes. Dans la première, qui s'étend jusqu'au moment où commencent les guerres de religion,

elle relève plutôt de l'esprit, elle raille, elle dispute, elle s'adresse plus à l'intelligence qu'au cœur et essaye d'écraser ses adversaires sous le ridicule. Dans la seconde, qui est celle des guerres de religion, elle relève surtout du sentiment; elle devient passionnée, violente et met en jeu les plus puissantes émotions de l'homme ; elle est réellement et foncièrement tragique.

Le XVIII[e] siècle littéraire nous offre, à peu de chose près, le même phénomène : il débute par la raillerie de Voltaire et se termine par la passion de Rousseau. Au XVI[e] siècle, Voltaire c'est Rabelais, Rousseau c'est Agrippa d'Aubigné.

C'est que les grands mouvements qui bouleversent les sociétés humaines ne diffèrent point des luttes que soutiennent les individus. Quand on part en guerre, on est plein d'enthousiasme, de confiance en soi, de dédain pour l'ennemi ; on rit, on raille, on escarmouche avec une sérénité superbe ; mais voilà que le choc a lieu, l'adversaire rend coup pour coup, il résiste, il se défend, il blesse ; alors la colère monte au cerveau, la fureur dirige les épées et l'ivresse du sang déchaîne à la fois toutes les énergies et toutes les passions.

Occupons-nous d'abord de la première époque, celle de l'esprit. Dès l'aurore du siècle, les trois tendances de la satire se manifestent clairement : elle est catholique, protestante ou politique.

Voici venir les satires protestantes : le fin sourire d'Erasme dans son Eloge pour la folie, le rire bruyant d'Ulrich de Hutten dans ses Lettres des hommes obscurs et, bientôt après, l'Apologie pour Hérodote d'Henri Estienne et les épitres et les épigrammes de Clément Marot, dont la verve légère et railleuse attaque en sourdine le Parlement, la justice et la religion :

L'oisiveté des moines et cagots,
Je la dirais, mais je crains les fagots !

Hélas ! pour son malheur, il finit par la dire, le gai trou-

vère; le voilà chassé, fugitif, exaspéré, changeant son rire en cris de colère et dénonçant du fond de sa retraite de Venise :

La paillarde et grande mérétrice,
Avec qui ont fait fornication
Les rois de terre, et dont la potion,
Du vin public de son calice immonde,
A si longtemps enivré tout le monde.

Mais la plume élégante et fine de Marot n'est pas taillée pour ces grosses invectives. Pour cette terrible besogne, la satire réformée met en ligne ses trois vigoureux athlètes : Calvin, Théodore de Bèze et Viret. A eux trois, ils se sont partagé la tâche[1] : l'un est le législateur et le théologien, l'autre, le gentilhomme et le diplomate; le troisième, le bourgeois. Clergé, noblesse et tiers état, les trois ordres ont leurs représentants dans ce triumvirat satirique.

Dès l'année 1544, Calvin lance comme un obus dans les rangs des catholiques son formidable traité des Reliques. Sous sa plume, la satire devient tranchante et hautaine : « Au lieu de méditer la vie des saints et des apôtres, le monde a mis toute son étude à contempler et à tenir comme un trésor leurs os, chemises, ceintures, bonnets et semblables fatras. » Et plus loin : « Tout est si brouillé et confus qu'on ne saurait adorer les os d'un martyr qu'on ne soit en danger d'adorer les os de quelque brigand ou larron, ou bien d'un âne ou d'un chat ou d'un cheval. »

A ces invectives puissantes, les chanoines de Saint-Sernin de Toulouse répondaient en faisant sculpter dans leur église un verrat qui prêchait, avec cette légende : Cy est Calvin le porc[2].

Mais déjà Théodore de Bèze apparaît à côté de Calvin. Suivant les traces d'Ulrich de Hutten, il écrit la Lettre de maître Benoît Passavant, chef-d'œuvre de latin macaronique,

[1] Lenient. *Op. cit.*, tome Ier, page 194.
[2] D'après M. Lenient, la figure et l'inscription subsisteraient encore sur une des stalles de Saint-Sernin.

dirigée contre le président Lizet et que Charles Nodier appelait le diamant des pamphlets.

Pierre Viret, enfin, caustique, familier, s'amuse à mettre en parallèle les usages religieux des païens avec ceux des catholiques, dans ses *Disputations chrétiennes*, et fait l'*Alchimie du Purgatoire*, qu'il appelle Purge-Bourse.

Derrière ces trois chefs s'avance l'innombrable armée des petits pamphlétaires et des pamphlets anonymes, dont quelques-uns peuvent être considérés comme de véritables machines de guerre dressées contre Rome ; par exemple, la *Banque du Pape*, reproduction annotée de la taxe de la chancellerie romaine sur les indulgences, publiée en 1517, sous Léon X, et attribuée au pape Jean XXII ; l'*Alcoran des Cordeliers*, dirigé contre les Conformités de saint François d'Assise avec Jésus-Christ, et les huit satires de la gourmandise monacale, intitulées *la Cuisine papale.*

Enfin, le long des ailes de l'immense armée voltigent les chansons, ces satires légères, les plus dangereuses peut-être, car elles pénètrent partout, jusque dans la chaumine du paysan.

Telle est la *Chanson de la Messe :*

L'on sonne une cloche
Dix ou douze coups ;
Le peuple s'approche,
Se met à genoux :
Le prêtre se vêt :
Hari, hari, l'âne ! Le prêtre se vêt :
Hari bourriquet !

Du pain sur la nappe,
Un calice d'or
Il met, prend sa chappe,
Dit : Confiteor.
Le peuple se tait.
Hari, hari, l'âne ! Le prêtre se vêt :
Hari bourriquet !

A ces attaques incessantes, la citadelle cléricale répondait avec lourdeur ; les injures ou les fadeurs lui tenaient lieu

d'esprit. La Sorbonne ébranlait ses pesants bataillons de syllogismes en baroco et en baralipton ; Pierre Doré écrivait ses *Allumettes du feu divin* et sa *Tourterelle de Viduité;* Cathelan faisait la chronique scandaleuse de Genève sous le nom de Passavant parisien. Seul, Ronsard gardait un peu de dignité dans la mêlée ; il marchait droit à l'ennemi et, dans son style fier, aux grandes allures, reprochait aux réformés d'avoir mis, à la place du vrai Christ,

Un Christ empistolé tout noirci de fumée,
Qui, comme un Méhémet, va portant en la main
Un large coutelas rouge de sang humain.

Dans ce bruit confus de cris de guerre, au milieu de ces appels aux armes, une voix puissante se fait entendre, celle de Rabelais. Pendant cette première période de la satire, c'est bien lui qui représente le parti que l'on appellera plus tard le parti des Politiques, c'est-à-dire le parti de la tolérance et du progrès.

Rabelais, comme le fait remarquer M. Lenient, est une sorte de Luther français, en ce sens que le rôle que le théologien de Wittemberg joue dans l'ordre religieux, le curé de Meudon le représente dans l'ordre social. Nés la même année, de sang plébéien, l'un dans la cabane d'un mineur, l'autre dans un cabaret, tous deux moines, tous deux génies larges, lumineux et populaires, ils semblent se partager la tâche. A Luther la réforme religieuse, à Rabelais le vin de la Renaissance, ce vin si fort et si généreux, dont il dit lui-même : « Il a source vive et veine perpétuelle. »

Ce n'est pas le lieu d'analyser ici l'œuvre colossale du grand Homère bouffon ; mais il est permis de dire que Rabelais aborde, sous la forme satirique, toutes les grandes questions de son temps et qu'il les résout d'une façon vraiment souveraine.

Education, conditions sociales, justice, religion, gouvernement, rien ne lui échappe, depuis les détails les plus infimes jusqu'aux vues d'ensemble les plus grandioses. Plus que

tout autre, enfin, et c'est là son éternel honneur, il représente, dans ce troublé et violent XVIe siècle, les qualités distinctives du génie français, c'est-à-dire la mesure, le bon sens, et le pantagruélisme, quelque bizarre et choquante qu'en soit trop souvent la forme, n'est au fond que la philosophie de la liberté.

Intolérance des papimanes, intolérance des papefigues, Rabelais les repousse toutes deux également ; il devance son temps et, comme le dit M. Nisard, « il tend la main, par dessus quarante années de guerre civile, aux auteurs de la Ménippée ».

III

La mort de Henri II, quelques mois après l'enregistrement forcé de l'édit sur l'Inquisition, qui mettait le Parlement et la France aux pieds de Rome, clôt l'ère des transactions et des batailles de plume, pour inaugurer celle de la guerre civile. L'échec du colloque de Poissy en 1561, cette tentative suprême de réconciliation entre les catholiques et les huguenots, fait tomber les dernières espérances. La guerre, la guerre seule tranchera désormais la question. Elle commence bientôt, cette guerre hideuse, cette guerre de trente ans qui va couvrir la France de sang et de ruines, anéantir la maison de Valois et faire surgir les actes d'héroïsme les plus sublimes et les cruautés les plus abjectes. Elle commence par le massacre de Vassy, en 1562 ; elle se poursuit par la Saint-Barthélemy, en 1572, et se termine au milieu des fureurs de la Ligue, en 1594.

A chaque étape, le crime grandit, le délire augmente ; à chaque étape aussi, la satire devient plus violente, plus effrénée.

Avant d'étudier cette seconde et sombre période de l'histoire de la satire au XVIe siècle, il convient d'examiner brièvement quel fut le rôle du clergé catholique pendant ces tristes années.

En 1560, la situation de la France était fort critique : sur

le trône, une famille qui s'éteint; à côté d'elle, deux partis ambitieux, l'Espagne et les Guises, qui cherchent à mettre la main sur un peuple de près de vingt millions d'hommes. Et ce peuple lui-même est dominé par deux factions ennemies, armées jusqu'aux dents : catholiques et protestants se mesurent des yeux. Des torrents de sang vont couler si le tiers parti, le parti des Politiques, ne parvient pas à séparer les adversaires.

Mais à ce parti il faut un chef. Puisque la royauté déserte ce beau rôle, pourquoi ne serait-ce pas celui du clergé français? Non! Il pouvait adoucir les haines, il attise la guerre civile; il devait soutenir la patrie contre l'étranger, il se vend à l'Espagnol pour la déchirer; entre les ligueurs et les huguenots, il avait pour mission de planter comme un symbole de paix la croix de celui qui avait dit : Aimez-vous les uns les autres; ce sont les gibets qu'il dresse, les bûchers qu'il allume, les poignards qu'il aiguise.

D'où vient ce déchaînement de fureurs, ce mépris de tous les enseignements de l'Évangile et de tous les devoirs de l'humanité? Rabelais va nous l'apprendre. Souvenons-nous de l'île Sonnante et de ses étranges oiseaux, «papegaut, cardingaux, évesgaux, prêtregaux et clergaux». L'imprudent Panurge ne s'avise-t-il pas tout à coup de vouloir réveiller à coups de pierre un vieil évesgaut qui ronfle à côté d'une jolie abbegesse! Aussitôt maître Editue l'arrête : « Homme de bien, s'écrie-t-il, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes de ce monde, en trahison, par venin ou autrement, quand tu voudras; déniche des cieux les anges; de tout auras pardon du papegaut. A ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes parents et amis vivants et trépassés; encore ceux qui d'eux après naîtraient en sentiraient infortune! »

Toute l'explication du rôle du clergé catholique pendant les luttes religieuses est là. Les huguenots voulurent toucher aux prêtregaux, aux évesgaux et au papegaut, et le papegaut déchaîna contre eux une guerre d'extermination. Peu importait aux prêtres et aux moines le salut des âmes, les devoirs

de la charité chrétienne ! On voulait les priver de leurs honneurs, de leurs richesses, de leur puissance ; c'est pour cela qu'ils ont pris les armes, c'est pour cela qu'ils ont fait couler tant de sang, et non pour la défense de la justice ni de la vérité.

La seule lecture du savant ouvrage de Charles Labitte sur la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue prouve à toute évidence que le clergé n'a cessé d'exciter les haines dans un intérêt purement temporel et politique.

Dès les premiers jours, il prépare la Saint-Barthélemy. La chaire de vérité retentit d'odieuses insinuations : « Notre noblesse, s'écrie l'évêque Vigor en plein sermon, notre noblesse ne veut pas frapper !... N'est-ce pas grande cruauté, dit-elle, de tirer le couteau contre son oncle, contre son frère ? Viens çà ; davantage lequel t'est plus propre : ton frère catholique et chrétien ou bien ton frère charnel huguenot ? La conjonction ou affinité spirituelle est bien plus grande que la charnelle, et partant je dis que, puisque tu ne veux pas frapper contre les huguenots, tu n'as pas de religion ! »

Et le père Le Picart, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, conseille au roi de contrefaire le luthérien, afin que « lorsqu'ils se seront assemblés hautement partout, on puisse faire main basse sur eux tous et en purger une bonne fois le royaume ».

Le curé Fournier, prêchant sur ce texte de la Bible : « Allez à ce château qui est contre nous, » l'interprète ainsi devant les fidèles : « Au latin, il y a *castellum* ; mais ce n'est pas un vrai château ; comment le nommerons-nous ? *Castellum* est diminutif de *castrum* ; il faut le nommer en français châtelet ; châtelet n'est pas propre : il faut donc châtillon. C'est ce châtillon qui est contre vous et qui vous ruinera si vous n'y prenez garde. »

Or, Châtillon, c'est Châtillon de Coligny, l'amiral Coligny, le chef des huguenots.

Le pape lui-même fait chorus avec les prédicateurs. « En aucune façon et pour aucune cause, écrit Pie V à la reine-mère, il ne faut épargner les ennemis de Dieu... Aucun

respect humain, touchant les personnes ou les choses, ne doit vous induire en la pensée d'épargner les ennemis de Dieu, qui n'ont jamais épargné ni Dieu ni vous-même. Ce n'est que par l'entière extermination des hérétiques que le roi pourra rendre à ce noble royaume son antique religion... Nous avons appris que quelques personnes travaillaient à faire épargner un certain nombre de prisonniers. Vous devez employer tous vos efforts pour que cela n'ait pas lieu et pour que ces hommes très scélérats soient livrés à de justes supplices [1]. »

C'est ce même pontife qui écrivait au duc d'Albe, au moment où le sang des Belges ruisselait sur les échafauds : « Continuez, mon fils, d'accumuler ces belles actions comme des degrés qui vous conduiront à la vie éternelle ! »

C'est sans doute à cause de cette mansuétude toute chrétienne que l'Eglise a trouvé bon de canoniser ce doux pasteur sous le nom de saint Pie V.

Du reste, le Pape ne faisait en cela que suivre à la lettre les préceptes de l'Ecriture tels qu'ils se trouvent dans le Deutéronome : « Quand ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou ta femme bien-aimée, ou ton intime ami qui t'est comme ton âme » t'excitera à servir un autre Dieu que le Dieu d'Israël, tu le feras mourir ; « ta main sera la première pour le mettre à mort et tu l'assommeras à coups de pierre. »

Et quand une ville voudra servir d'autres Dieux que le Dieu d'Irsaël, « tu feras passer les habitants au tranchant de l'épée et tu la détruiras à la façon de l'interdit, avec tout ce qui y sera, en faisant passer même ses bêtes au fil de l'épée [1]. »

Telle est la conduite du clergé avant la Saint-Barthélemy ; et lorsque le faible Charles IX, entraîné par sa mère, les Guises, l'Espagne et les prêtres, s'est décidé au massacre des huguenots, un mois après cette nuit lugubre du 24 août 1572,

[1] Henri Martin, *Histoire de France*, tome IX, page 251.

[2] *Deutéronome*, ch. XIII, 6 à 16.

qui trempa le sol français du sang de cinquante mille protestants, l'évêque d'Asti, le confident du pape Pie V, le fameux Panigarola, glorifie en pleine chaire la hideuse boucherie, en présence du roi et de la cour :

« Charles IX sera immortel dans les cieux, immortel dans la bouche des hommes, pour avoir exposé sa vie, sa dignité royale à tant de dangers en faveur de la religion et du peuple. Dieu merci, il a rendu, il y a un mois, ses couleurs célestes, ses lys d'or à cette France tout à l'heure encore si lugubre. Par un seul acte il a changé la malédiction en bénédiction, relevé le temple et la croix... En une seule matinée, que dis-je? d'un seul signe de ses lèvres, il a chassé l'hérésie de la Garonne jusqu'aux Alpes, depuis le Rhône jusqu'au Rhin ! »

Et le pape Grégoire XIII fait tirer le canon du château Saint-Ange, va processionnellement remercier Dieu dans les églises de Rome, proclame un jubilé extraordinaire, ordonne que l'on frappe une médaille représentant, d'un côté, son effigie et, de l'autre, l'ange exterminateur immolant les calvinistes, entourée de l'exergue : *Hugonotorum strages*, fait peindre enfin par Vasari au Vatican, où l'on peut encore le voir, un tableau représentant le carnage avec cette inscription : *Pontifex Colignii necem probat* [1].

Sur ces entrefaites, Charles IX meurt, son frère Henri III, le dernier des Valois, lui succède. Il n'aura pas d'enfants, on le sait; son seul héritier, c'est le Béarnais, Henri de Navarre, un hérétique.

Il s'agit d'empêcher une pareille abomination : un huguenot sur le trône de France! Le danger commun réunit tous les ambitieux et tous les fanatiques : Philippe II, les Guises, l'Eglise créent la Ligue, la Sainte-Union, afin d'exterminer l'hérésie. Chacun apporte son concours à l'œuvre commune : Philippe II, son or et ses soldats ; les Guises, leur popularité dans Paris; l'Eglise, ses prédicateurs.

Du roi de France, nul ne s'occupe; c'est de sa succession qu'il s'agit. Il veut résister, montrer qu'il est roi encore et

[1] Henri Martin, *Histoire de France*, tome IX, page 343.

qu'après tout il représente la France. La meute des curés soudoyés par les Guises soulève contre lui la populace parisienne : quatre cents moines et huit cents écoliers marchent sur le Louvre ; les barricades s'élèvent ; le roi se sauve.

Alors, seul, exaspéré, écrasé entre les huguenots, qui battent ses armées, et les catholiques, qui lui prennent sa capitale, Henri III use du dernier moyen des faibles : la ruse. Il attire à Blois les princes lorrains et les fait assassiner comme ils avaient assassiné Coligny et tant d'autres nobles victimes.

Le coup fait, il reconnaît Henri de Navarre comme son héritier et marche sur Paris.

Aussitôt s'élève dans tout le parti catholique une épouvantable clameur, un concert de hurlements de rage à faire trembler les plus braves. L'or de Philippe II coule à flots, les troupes espagnoles viennent camper au Louvre, tous les curés de Paris, sauf trois, se vendent à l'étranger, la chaire de vérité est transformée en tribune, les temples en clubs, et « l'Église militante » apparaît.

En tête s'avancent les prédicateurs de la Ligue, ceux qu'on appelait les boute-feux : Jean Boucher tout d'abord, le curé de Saint-Benoît, borgne, couperosé, véritable tribun de carrefour, vomissant du matin au soir contre ses adversaires les plus affreuses injures. Ensuite, Guillaume Rose, évêque de Senlis, recteur de l'Université, « la rose des rois, disait un plat panégyrique latin, la rose des princes, la rose du peuple, la rose des théologiens, rose que l'envie des hérétiques ne saurait faner, rose dont les tempêtes qui agitent l'Eglise ne pourraient disperser les feuilles ».

Cette rose distillait de singuliers parfums : n'est-ce pas Rose qui disait en chaire que les ligueurs seraient sauvés après leur mort et bienheureux pour jamais « quand bien même ils auraient tué père, mère, frères et sœurs et commis toute sorte d'atrocités » ?

Viennent ensuite : Guincestre, ou Incestre, curé de Saint-Gervais, incorrigible fauteur d'émeutes ; Génébrard, évêque d'Aix, « une harengère en colère », selon Lestoile ; François Feu-Ardent, si bien nommé, véritable tison de révolte et

orateur de barricades, dit M. Lenient; Bernard de Montgaillard, surnommé le Petit Feuillant, homme du monde, aimé des dames, qui lui envoyaient des confitures, ce qui ne l'empêche point de se trouver au premier rang chaque fois qu'il s'agit de déchaîner la sauvagerie populaire; Panigarola, l'évêque d'Asti, non moins en faveur auprès des femmes et non moins fanatique; le père Commelet, jésuite acariâtre et criard, qui se démène en chaire comme un diable dans un bénitier et s'écrie tous les matins en commençant son sermon : « Il nous faut une Judith, il nous faut un Aod, fût-il moine, fût-il berger, fût-il goujat, fût-il même huguenot [1] » ; Aubry, Cueilly, Julien, Launay, Hamilton, Pigenat, Christin, vingt autres, tous en possession d'une chaire, tous maîtres dans les diverses paroisses de Paris.

Telle est l'armée des prédicateurs, l'armée noire, qui s'ébranle après le meurtre du duc de Guise, attise et entretient le fanatisme des Parisiens, pendant cinq ans, contre toutes les forces d'Henri III et d'Henri IV.

A peine l'assassinat du Balafré est-il connu, que Guincestre monte en chaire et ordonne à tous les assistants de lever la main en leur faisant prêter serment d'employer jusqu'au dernier écu de leur bourse et à la dernière goutte de leur sang pour venger la mort des princes lorrains; Pigenat parcourt les rues, « vêtu d'une simple guilbe de toile blanche », ameute les passants et demande à ses auditeurs, du haut de la chaire de Notre-Dame, s'il n'y a pas parmi eux quelqu'un d'assez zélé pour venger le duc dans le sang du roi; Boucher, plus violent et plus trivial, s'écrie en pleine église que « le roi n'est qu'un teigneux, un Turc par la tête, un Allemand par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière, un Polonais par les pieds, un vrai diable dans l'âme » ; puis, jouant sur les mots Henri de Valois, il y découvre les jolis anagrammes suivants : Vilain Hérodes, dehors le Vilain, ruine des rois, *crudelis hyæna* [1], etc.

Du reste, les hontes de la royauté ne servaient que trop

[1] Charles Labitte. *Op. cit.*, page 235.

bien les attaques furibondes des prédicateurs de l'Église militante. Il faut voir avec quelle habileté ils mêlent et confondent les intérêts de la démocratie et ceux de la religion : droits du peuple, libertés communales, intolérance cléricale, rêveries mystiques du moyen âge, peur du diable, haine des hérétiques, indépendance des sujets, appel direct à l'étranger, tout se retrouve dans cet étrange tohu-bohu. « Jamais, dit M. Lenient, depuis le fameux Caresme-prenant de Rabelais; l'indescriptible géant ichthyophage à poil follet et à barbe d'écrevisse, création plus bizarre ne parut au jour. »

Sous l'empire de ces excitations incessantes, quotidiennes, la population parisienne, affolée, énervée, se maintient jour et nuit dans une sorte de fièvre hystérique, à la fois démagogique et religieuse, dont on ne trouve que peu d'exemples dans l'histoire.

Ce ne sont que processions expiatoires, cortèges de pénitents, hommes, femmes, enfants, nu-pieds, en chemise, pleurant, hurlant dans les églises tendues de noir. Tantôt le prêtre perce sur l'autel des figures de cire à l'image du roi, tantôt il se promène avec ses paroissiens à travers les rues en chantant des psaumes et en se frappant la poitrine ; une nuit, le 10 janvier 1589, tous les petits enfants sont rassemblés dans le cimetière des Innocents et conduits processionnellement par près de cent mille personnes, cierges allumés, à l'abbaye Sainte-Geneviève ; là, à un signal donné, toute cette foule éteint, à la fois, ses flambeaux en criant d'une seule voix : Dieu ! éteignez la race des Valois !

La France est malade, disait-on, elle ne se relèvera que par un bain de sang !

En vain quelques rares prêtres essayent d'apaiser cette folie sanguinaire. On les chasse, on les écharpe. Claude Trahy, provincial des Cordeliers, soulève la populace d'Auxerre contre son évêque, le bon Amyot, et le moine Moresin, une hallebarde à la main, conduit lui-même les bandes de massacreurs, auxquels Amyot n'échappe que par la fuite.

C'est ainsi qu'on prêche ouvertement le régicide dans

toutes les églises de France. Guincestre, un peu avant la mort d'Henri III, disait à un ligueur qui était venu le consulter : « Vous avez conscience de rien; moi qui consacre chaque jour, en la messe, le corps précieux de Notre-Seigneur, je ne me ferais aucun scrupule de tuer le tyran, à moins qu'il ne fût à l'autel et ne tînt une hostie en main. »

Quelques jours après, le couteau de Jacques Clément accomplissait les vœux du curé de Saint-Gervais.

Le tyran n'est plus. La lice est ouverte entre les ambitieux, la Ligue triomphe.

Tout d'abord, il s'agit de faire l'apothéose du meurtrier. Les prédicateurs, sur l'ordre des chefs de la Sainte-Union, montent en chaire et prennent la parole « pour justifier l'action du Jacobin en le comparant à Judith ; pour établir que le Béarnais ne peut succéder aux Valois ; pour démontrer que ceux qui le soutiennent sont excommuniés ».

Les femmes se joignent à eux : Mme de Nemours, la mère des Guises, une princesse du sang, se rend aux Cordeliers en grande pompe et vient haranguer la foule du haut des marches du maître-autel et justifier la mort du tyran. Sa fille, la duchesse de Montpensier, l'accompagne et distribue des écharpes vertes, couleur de l'espérance. N'avait-on pas soutenu, d'ailleurs, avec un semblant de vérité, que les caresses de cette femme impudique avaient payé d'avance à l'assassin d'Henri III le salaire de son crime ?

Qui va régner ? Voilà la question. Philippe II, appuyé par les Jésuites et les prédicateurs, réclame la couronne pour sa fille Isabelle ; mais les Guises veulent aussi leur part au festin. Trop faibles pour résister en face au puissant roi d'Espagne, ils commencent par louvoyer en faisant nommer roi par le conseil de la Ligue le cardinal de Bourbon sous le nom de Charles X ; puis, après la mort de ce roi fantôme, ils essayent d'arriver à leurs fins en négociant une alliance entre l'infante et le fils du Balafré.

Pendant ce temps, le vrai roi de France, le roi légitime, le roi de cœur et d'âme, le noble et vaillant Henri IV, erre à

travers la France et dispute son pays pied à pied aux troupes de la Ligue et de l'Espagne. Enfin, la victoire d'Ivry lui ouvre le chemin de Paris ; il met le siège devant la capitale en 1590.

Le péril de la Ligue devient extrême. On meurt de faim dans la ville assiégée. Le légat du Saint-Siège, Gaetano, et l'ambassadeur d'Espagne, Mendoza, s'épuisent en efforts pour entretenir le fanatisme ; prières, processions, sermons, messes de quarante heures, toute la mise en scène des prédicateurs de la Ligue est employée sans relâche pour soutenir le courage des Parisiens. Mais la misère parle plus haut ; malgré tout, on parle de se rendre. Alors les curés et les moines organisent la fameuse procession monstre du 14 mai 1790, cette ridicule *mi-carême à pied,* comme disaient les Politiques.

Treize cents prêtres et moines de toute robe, revêtus du costume de leur ordre, casque en tête, cuirasse au dos, armés de lances, de sabres, d'arquebuses et de pertuisanes, défilent dans les rues de Paris et se font passer en revue par le légat du Saint-Siège. On les retrouve tous là, présents sous les armes, les apôtres de la guerre civile, Capucins, Carmes, Cordeliers, Augustins, Jacobins, Feuillants, Minimes ; quatre par quatre, la robe retroussée, ils s'avancent fièrement, précédés par la sainte cohorte des prédicateurs de l'Église militante, les Rose, les Boucher, les Hamilton, les Guincestre et les Petit Feuillant.

Cependant le Béarnais n'en serre pas moins la ville de près. Alors Boucher fait vouer Paris à Notre-Dame de Lorette.

Un miracle va sauver Paris. En effet ; mais ce miracle, ce n'est pas la Vierge de Lorette qui l'accomplit, c'est l'épée du duc de Parme ; il marche sur Paris et oblige le Béarnais à lever le siège et à recommencer en province ses pénibles manœuvres.

Cette fois, remis d'une alarme aussi chaude, les ligueurs prennent leurs précautions pour éviter de nouvelles faiblesses. Une véritable terreur est organisée par le clergé. Tout

Parisien est obligé d'assister aux prêches sous peine de pillage et de mort ; deux fois par jour les prédicateurs montent en chaire et font entendre les plus furibondes invectives non seulement contre le roi de Navare, mais aussi contre les Politiques.

Le véritable ennemi, les prédicateurs l'ont compris, il est là : ce sont les Politiques, ce sont tous les cœurs français que révolte enfin cet avilissement de la France sous les pieds de l'Espagne ; ce sont tous ceux qui ne veulent plus, suivant l'énergique expression d'Agrippa d'Aubigné, que « la pantoufle crotte les fleurs de la couronne ».

La voix de la patrie s'élève, il faut l'étouffer dans le sang : « Malheur aux Politiques ! s'écrie l'évêque Rose, il faut leur courir sus et les transpercer à coups d'épée. »

« Il faut tout tuer, ajoute Boucher, et mettre la main à la serpe ! » — Un autre ajoute : « Au rasoir ! »

Le Parlement a osé blâmer le Pape et la conspiration espagnole. Le même Boucher s'écrie que « les parlementaires doivent être envoyés au feu avec leur arrêt ».

Aussitôt un conseil des Dix est formé par les curés ; trois conseillers au Parlement sont arrêtés et massacrés dans leur lit. Le curé de Saint-Cosme, Hamilton, conduit lui-même les assassins, arrache de son lit un pauvre conseiller malade, Tardif, et le livre à la populace, qui l'écharpe.

Après cet exemple, Boucher organise une Chambre ardente pour poursuivre et punir les crimes d'hérésie. On distribue aux chefs de l'Union de sinistres « papiers rouges », véritables listes de proscription, comprenant les noms de tous les modérés marqués d'un C, d'un D ou d'un P, ce qui voulait dire : chassé, dagué, pendu !

Il fallut que les soldats espagnols eux-mêmes rappelassent à la pudeur ce clergé qui n'avait plus de français que le nom ; ils refusèrent de souiller leurs mains de ce massacre, et l'on entendit même un officier castillan reprocher au curé Pelletier « de vouloir quitter sa robe et son bréviaire pour le coutelas et la hallebarde ! »

Déçus de ce côté, les prédicateurs et les curés traitent

directement avec le roi d'Espagne, par l'intermédiaire de Boucher, proclamé roi de la Ligue, et supplient Philippe II de vouloir bien accéder aux vœux des catholiques en prenant la couronne de France. Du reste, le curé de Saint-Benoît n'avait-il pas dit « qu'il faut honorer plus un prince étranger catholique qu'un prince national hérétique » ?

En même temps, on excite les assassins contre le roi de Navarre. L'un d'eux, Barrière, s'en va consulter le curé Aubry, qui l'embrasse, lui offre à boire et l'engage à accomplir son projet « en lui assurant qu'il gagnerait grande gloire au paradis ».

Ce même Aubry organise une procession spéciale « pour prier Monsieur Saint-Jacques, le bon saint, de donner de son bourdon sur la tête à ce diable de Béarnais et l'écraser là devant tout le monde ».

Et Boucher, auquel appartient toujours la palme du cynisme et de la grossièreté, déclare qu'il eût voulu étrangler Henri de ses deux mains. C'est un fils de louve, c'est un bouc, c'est un être immonde qu'il faut traîner à la voirie !

Ces violences sans nom achevèrent de perdre la cause qu'elles voulaient relever. Le parti des Politiques grandit, malgré les prédicateurs ; la vraie France se révolta d'être ainsi vendue à l'étranger par une poignée d'énergumènes ; les bouchers de Paris eux-mêmes, ce vieux levain révolutionnaire, si redoutable et si brutal, abandonnèrent le curé de Saint-Benoît et le menacèrent de mort ; le Parlement proclama la loi salique, écartant ainsi les prétentions éhontées de l'Espagne, et l'abjuration d'Henri IV lui ouvrit enfin les portes de la capitale.

Cependant, jusqu'au dernier jour, les prédicateurs de la Ligue ne cessèrent d'exciter au meurtre. Le 13 mars 1594, neuf jours avant l'entrée d'Henri IV, le Cordelier Garin s'écriait encore en chaire qu'il fallait se défaire du roi, que ce serait « œuvre très sainte, héroïque et louable, qui assurerait le paradis et mériterait la place la plus proche de Dieu » ! Et, le jour même de l'entrée du roi, le 22 mars, l'évêque Rose prêchait encore une huitaine « pour parfaire le procès de Béarnais ».

Fureurs impuissantes ! Le parti des Politiques triomphait, la cohorte effrénée des prédicateurs de l'Église militante allait rentrer dans l'ombre et l'édit de Nantes proclamer la tolérance en matière de religion.

Tel fut le rôle du clergé pendant les guerres de religion. Infidèle à sa mission, traître envers la patrie, traître envers l'humanité, il ne cessa pendant trente ans, depuis le premier jusqu'au dernier jour, d'attiser la guerre civile et d'exciter les plus détestables passions. *Omnia serviliter pro dominatione :* telle fut sa devise, telle est aussi sa condamnation.

IV

Devant ce débordement de haines, la satire protestante n'était point restée muette ; elle aussi s'était lancée tête baissée dans la mêlée ; mais ses coups, s'ils ne sont pas moins violents, sont, en général, mieux assenés et plus justes.

Pour le reste, même mélange de rêveries politiques et de fanatisme religieux ; si la Ligue s'appuie sur la démocratie des communes, les huguenots usent de la démocratie comme d'une arme entre les mains de la noblesse et poussent au fédéralisme princier tout autant que les catholiques au fédéralisme bourgeois, ainsi que le fait très justement remarquer M. Charles Labitte.

Toutefois, dans l'origine, les satires réformées ne visèrent pas directement la royauté. « C'est au pape que j'arrache l'épée, avait dit Luther, et non à l'empereur » ; et les calvinistes français conservèrent ce loyalisme jusqu'à la Saint-Barthélemy.

Mais les Guises, mais la reine-mère ! Avec la clairvoyance de la haine, la satire réformée devine du premier coup les projets sinistres de cette nuée de faucons de Lorraine qui planent autour d'un trône occupé par un enfant et que couvre seule la douteuse protection d'une Italienne. Aussi, dès l'année 1560, attaque-t-elle les Guises avec toutes ses flèches, depuis les plus pesantes jusqu'aux plus acérées.

Que d'amertume dans ce quatrain, qui court les campagnes :

Le feu roi devina ce point
Que ceux de la maison de Guise
Mettraient ses enfants en pourpoint
Et son pauvre peuple en chemise !

Quel coup de massue que ce terrible pamphlet du *Tigre*, imité de la première catilinaire et dirigé par François Hotman, sous le voile de l'anonyme, contre le plus venimeux et le plus détesté des Guises, le cardinal de Lorraine !

« Tigre enragé, vipère venimeuse, sépulcre d'abomination, spectacle de malheur, jusques à quand sera-ce que tu abuseras de la jeunesse de notre roi ?... Quand je te dirai que, pour avoir diminué la France de ses forces, tu as fait perdre au feu roi une bataille et la ville de Saint-Quentin... Quand je te dirai qu'un mari est plus continent avec sa femme que tu n'es avec tes propres parentes, que tu t'es emparé du gouvernement de la France et as dérobé cet honneur aux princes du sang pour mettre la couronne de France en ta maison, que pourras-tu répondre ? Si tu le confesses, il te faut pendre et étrangler ; si tu le nies, je te convaincrai. »

Avertissement suprême à la veille de la guerre civile, ce rugissement du Tigre ébranle toute la France et semble maudire d'avance « les verts manteaux » de Lorraine.

Ils ne reculent point cependant ; les reîtres de François de Guise égorgent les paysans de Vassy, l'épée sort du fourreau. Désormais, c'est une guerre à mort entre les calvinistes et les Lorrains. Chaque fois qu'un de ceux-ci trébuche et tombe dans la voie sanglante où leur ambition les pousse, la satire calviniste entonne un chant de triomphe.

A peine la balle de Poltrot a-t-elle couché dans la tombe François de Guise, au milieu des lauriers de Dreux, que la chanson s'élève pour célébrer ce beau jour, sur un air qui annonce celui de Malborough :

Qui veut ouïr chanson ?
C'est du grand duc de Guise,
Et bon, bon, bon, bon,
Di, dan, di, dan, bon,
C'est du grand duc de Guise
Qu'est mort et enterré.

Qu'est mort et enterré (*bis*).
Aux quatre coins du poêle
Et bon, bon, bon, bon.
Di, dan, di, dan, bon.
Aux quatre coins du poêle
Quatre gentilshom's y avait

Quatre gentilshom's y avait (*bis*) ;
Dont l'un portait sa cuirasse,
Et, etc...
Dont l'un portait sa cuirasse,
L'autre ses pistolets.

Cependant, les Guises continuent leur marche ascendante et resserrent lentement les mailles du filet qui enveloppe à la fois le calvinisme et la royauté.

Ce n'est pas la politique de bascule de Catherine de Médicis qui les arrêtera. Haïe des protestants, suspecte aux Politiques, indécise entre son bon génie, le chancelier de L'Hôpital, et son mauvais génie, le cardinal de Lorraine, elle devient le bouc émissaire de tous les partis, le point de mire de toutes les satires.

La *Vie de Sainte-Catherine* va fouiller dans les hontes de son passé et les lui jette à la face en mettant à nu sa politique cauteleuse et perfide.

« Voyez-vous pas que autant lui est le légitime que le bâtard, le catholique que le huguenot ; qu'elle n'en aime ni l'un ni l'autre ; qu'elle a fait semblant d'aimer l'un tant qu'il ait tué son frère et puis l'a fait mourir après ? Pourquoi ? A cette fin qu'elle gouverne seule à son appétit. »

Et la chanson, plus brutale encore :

Par une vengeance divine,
Les chiens mangèrent Jézabel.
La charogne de Catherine
Est différente en ce point
Que les chiens mêmes n'en voudront point.

La Saint-Barthélemy éclate ; un effroyable concert de cris de haine s'élève de toutes parts. Pendant que la satire catho-

lique grimace autour des cadavres et s'acharne sur le corps de Coligny,

Pendu à une potence,
Paissant de sa chair et peau
Le corbeau,
Pour dernière repentance ;

pendant que la pléïade, Jodelle et Baïf en tête, célèbre « la saignée faite aux huguenots », la satire protestante, passant au-dessus des comparses du massacre, va frapper la royauté elle-même en pleine poitrine.

Hotman publie coup sur coup son *De furoribus gallicis*, acte d'accusation formidable contre la Saint-Barthélemy, et sa *France-Gaule*, livre étrange qui place en face de la généalogie des rois par la grâce de Dieu et de la Franciade, celle de la nation, de cette race gauloise, de ce peuple, de ces serfs, de ces communes, opprimés depuis des siècles par une poignée de tyrans.

Les tyrans ! Hubert Languet les prend corps à corps dans ses *Vindiciæ contra tyrannos*, où, tout en combattant les doctrines délétères de Machiavel, il soulève des questions telles que celle-ci : Quand le prince opprime ou perd la république, la nation peut-elle lui enlever le pouvoir dont il abuse ?

Cette question, *le Réveille-Matin des Français*, par Eusèbe Philadelphe, cosmopolite, — peut-être Hotman, — la tranche brutalement en faisant l'éloge du régicide : « C'est de tous les actes le plus illustre et le plus magnanime, étant, comme très bien le montre Cicéron, un tel acte, quand bien même il sera exécuté par un familier du tyran, tout plein d'honnêteté et de bienséance conjointe avec le salut et l'utilité publique. »

Le *De rege* du Jésuite Mariana ne dira pas autrement.

Rien ne donne une meilleure idée de l'état des esprits après la Saint-Barthélemy que la lecture du *Réveille-Matin ;* toutes les questions sont soulevées pêle-mêle dans cette macédoine étrange où domine une sorte de démocratie protes-

tante aussi sanguinaire que la démocratie catholique de la Ligue.

Il est certain qu'en ce moment la France traverse une crise ; la guerre de religion se transforme et un grand souffle de revendications sociales commence à pénétrer tous les partis ; les bases de l'Etat sont ébranlées ; il semble que les jours d'Etienne Marcel sont revenus et que le pouvoir absolu des rois va sombrer dans un immense naufrage.

Cet esprit nouveau, ce souffle démocratique, deux ouvrages l'expriment avec une éloquence vraiment souveraine : *le Contr'un* et *les Tragiques*.

Le Contr'un ou la Servitude volontaire, ce cri de révolte arraché à un jeune homme de dix-neuf ans par la vue de la répression féroce des troubles de Bordeaux en 1548, qu'est-ce autre chose qu'un foudroyant réquisitoire contre la tyrannie, qui ne se maintient que parce que les peuples sont « les com plices du meurtrier qui les tue », un entraînant appel à la liberté, « qui est un bien si grand, si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file » ?

Sans doute, ce n'est point la Saint-Barthélemy qui inspira à Etienne de La Boëtie son immortel pamphlet ; lui-même était mort depuis dix ans. Mais le fait seul de la publication du *Contr'un* en 1573 prouve qu'il répondait à la situation actuelle de la France.

Comme *le Contr'un*, *les Tragiques* sont nés de la haine de l'injustice ; ils sont l'acquit de cet autre serment d'Annibal prêté en 1560 par Agrippa d'Aubigné entre les mains de son père, devant les têtes sanglantes des décapités d'Amboise.

Et, bien qu'ils n'aient paru que longtemps après la Saint-Barthélemy, ils n'en expriment pas moins très exactement la situation des esprits vers cette époque.

L'œuvre colossale d'Agrippa d'Aubigné sera examinée plus tard ; il suffit de marquer ici le moment de sa conception en 1577, en pleine guerre civile, à l'instant où, chez les huguenots comme chez les catholiques, la religion et la démocratie s'allient contre la royauté des Valois.

Du reste, à mesure que le temps s'écoule, cette royauté devient de plus en plus abominable. Aux frénésies de Charles IX ont succédé les turpitudes sans nom d'Henri III.

Ces hontes avaient trouvé leurs poètes : Remy Belleau avait écrit son *Dictamen metrificum de bello Hugonotico*, où il rêvait un pays sans Calvin et sans Bèze et célébrait en latin les voluptés douteuses de la cour d'Henri III et ses « difficili faciles in amore ministros ».

Mais, cette fois, la coupe est pleine ; Ronsard lui-même écrit ses Sonnets d'État et rompt une lance contre les mignons du roi :

> Ganimèd's effrontés, impudique canaille,
> Cerveaux ambitieux d'ignorance comblés,
> C'est l'injure du temps et les gens mal zélés
> Qui vous font prospérer sous un roi fait de paille !

De son côté, Artus Thomas compose l'*Ile des Hermaphrodites,* tableau allégorique où les plaies de la cour de France sont mises à nu avec autant de cynisme que d'ironie.

Pendant que la royauté se déconsidère ainsi aux yeux des grands et de la classe moyenne, le manque absolu d'argent, la misère atroce des campagnes la perdent aux yeux des paysans et des masses populaires.

> Le pauvre peuple endure tout,
> Les gens d'armes ravagent tout,
> La Sainte Eglise paie tout,
> Les favoris demandent tout,
> Le bon roi leur accorde tout,
> Le Parlement vérifie tout,
> Le chancelier scelle tout,
> La reine-mère conduit tout,
> Le pape leur pardonne tout,
> Chicot tout seul se rit de tout,
> Le diable, à la fin, aura tout !

Ainsi s'exprime une naïve complainte du temps ; on ne pourrait mieux résumer la situation de la France pendant le règne d'Henri III.

Si la satire protestante atteint, pendant ces tristes années, jusqu'aux proportions de l'épopée, la satire catholique ne s'élève point au-dessus de l'invective vulgaire. La violence et l'injure continuent à remplacer les arguments. Rien d'élevé, rien de puissant, rien de national dans les tristes libelles échappés de la plume des pamphlétaires de la Sainte-Union.

Boucher, aussi violent quand il tient la plume que lorsqu'il tonne en chaire, entasse outrage sur outrage dans ses *Neuf sermons de la simulée conversion*, dans son *Histoire tragique de Gaverston*, dans son *De justa Henrici III abdicatione*, dans sa *Vie et notables faits de Henri de Valois*. A ses côtés, l'avocat Louis Dorléans rivalise de furieuses invectives contre l'hérésie, « cette coureuse, cette pouilleuse, cette garçonnière », et contre le parti des Politiques. Dans son *Premier avertissement d'un catholique anglais aux catholiques de France*, il déplore « l'inhumaine clémence » de la Saint-Barthélemy et réclame d'Henri III une nouvelle et radicale saignée ; dans son *Second avertissement*, publié après l'assassinat du roi, il vise directement le roi de Navarre, le fils de Jeanne d'Albret, « cette cruelle poule noire », et le représente comme un épouvantable monstre, une « éponge » du sang catholique. Ce qui n'empêcha pas le même pamphlétaire de saluer plus tard, dans Henri IV, solidement établi sur le trône, « un aigle, un lion, un nouvel Alexandre dont la sueur sent le musc ! »

V

Que devenait la satire du parti politique au milieu de ce choc colossal d'injures et de cris de rage? Comment faire entendre encore la voix grave du bon sens au milieu du fracas des invectives? De temps en temps, cependant, elle s'élevait encore, et l'on peut même dire qu'on la retrouve, à chaque étape de cette mêlée furieuse, plus mâle, plus énergique chaque fois, à mesure que les ligueurs et les huguenots s'enrouent de leurs propres vociférations, jusqu'au

moment où la France, lassée, se jette dans les bras du Béarnais.

Déjà en 1565, au temps de la puissance des Guises, alors qu'ils flattaient la bourgeoisie parisienne afin d'obtenir son appui, Regnier de la Planche avait écrit le *Livre des Marchands,* tout imprégné de l'amour de la patrie et de la haine de l'étranger. « Ne cherchez dans nos cœurs ni les armoiries de Lorraine, ni les écussons de Jérusalem ou de Sicile, ni autre que les fleurs de lys toutes pures et nettes, si vivement empreintes que nous ne souffrirons à nul, quel qu'il soit, braver l'honneur du roi ni du nom français. » Ainsi s'exprime un vénérable marchand drapier dans le parloir marchand de la rue Saint-Denis.

Plus tard, après la mort d'Henri III, le fameux dialogue du *Maheustre et du Manant,* bien qu'écrit par un catholique, reprend le même thème. Le Maheustre est à cheval, armé de toutes pièces, c'est un Politique ; le Manant chemine nu-pieds, c'est un ligueur :

« — Qui règnera? demande le Maheustre. — Les vrais héritiers de la couronne, ce sont ceux qui sont dignes de porter le caractère de Dieu, répond le Manant. S'il plaît à Dieu nous donner un roi de nation française, son nom soit béni ! Si de Lorraine, son nom soit béni ! Si Espagnol, son nom soit béni ! Si Allemand, son nom soit béni !

« — Pauvre homme ! réplique le Maheustre, à ce que je vois, les impostures des prédicateurs ont bien gagné sur toi !... Croyez que c'est blasphémer que de nommer Dieu protecteur de divisions, lui qui est Dieu de paix et de concorde. »

Plus tard encore, lors des dernières convulsions de la Ligue, Michel Hurault dénonce à son tour, dans son *Anti-Espagnol,* la conspiration étrangère et les Jésuites, « ces espions déguisés et entretenus de longue main parmi nous aux dépens de nos successions » ; il évoque successivement « les grands rois de la fleur de lis » ; il les groupe, l'épée à la main, à côté du trône pour en écarter les Espagnols, « ces puants Visigoths », que Clovis a chassés au delà des Pyré-

nées, « ces faquins de Castille », plus juifs et plus mores que chrétiens, et qui veulent escalader le trône de saint Louis.

« Sus donc, dit-il, montrons à ce coup si nous avons dans l'âme quelque reste de vrais Français ! Que le désir de conserver notre liberté et l'appréhension d'une si misérable servitude étouffent toutes nos vieilles querelles ! Ensevelissons-les dans l'amour de notre pays. Il n'y a plus d'autres partis que le Français et l'Espagnol ! »

Enfin apparaît la *Ménippée !* C'est au cœur du vieux Paris, dans la Cité, au quai des Orfèvres, que naît ce roi des pamphlets politiques.

Au moment où l'émeute gronde dans les rues, où le Louvre est aux mains d'une garnison espagnole, où les prédicateurs de l'Église militante déchaînent leurs plus furibondes invectives, où les Seize débordés perdent la tête, quelques joyeux compères de génie se rassemblent chez le conseiller-clerc au Parlement, Jacques Gillot, et dressent ensemble, contre la Ligue, cette formidable machine de guerre qui va consacrer le triomphe du parti des Politiques, c'est-à-dire du génie français, sur le Catholicon d'Espagne.

Qui ne connaît la harangue de d'Aubray, le prévôt des marchands, ce chef-d'œuvre d'éloquence mâle et ferme, où les auteurs de la Ménippée mettent à nu toute l'histoire de la Ligue et opposent à ses chefs imbéciles, intrigants ou féroces la noble figure du Béarnais ?

« Le roi que nous demandons est déjà fait par la nature, né au vrai parterre des fleurs de lys de France, jetton droit et verdoyant du tige de saint Louis... Allons, Monsieur le légat, retournez à Rome et emmenez avec vous votre porteur de rogatons, le cardinal de Pelvé ; nous avons plus besoin de pains bénits que de grains bénits. Allons, Messieurs les agents et ambassadeurs d'Espagne, nous sommes las de vous servir de gladiateurs à outrance et nous entretuer pour vous donner du plaisir. Allons, Messieurs de Lorraine, avec votre hardelle de princes, nous vous tenons pour fantômes de protection, sangsues du sang des princes de France, hape-

lourdes[1], fustes évantées, reliques de saints qui n'avez ni force, ni vertu...

Retournez en vos pays,
Trop au nôtre êtes haïs ;
Et comptez de Charlemagne
Aux lisières d'Allemagne !

Prouvez-y, par vos romans,
Que venez des Carlomans :
Les bonnes gens, après boire,
Quelque chose en pourront croire. »

VI

Avec la Ménippée, la grande ère de la satire est terminée. La France respire, Henri IV entre dans Paris, l'édit de Nantes et la paix de Vervins mettent fin à la guerre civile et à la guerre étrangère.

Mais, en ce moment, un nouvel ennemi se glisse sournoisement dans la place et vient empoisonner l'œuvre de régénération : ce sont les Jésuites. On les croyait écrasés dans la mêlée et, comme une vermine, ils reparaissaient tout à coup après le combat, plus actifs, plus intrigants que jamais.

Les Pays-Bas allaient assister au même phénomène, à l'avènement d'Albert et d'Isabelle. Henri IV n'échappa point à la contagion. Le Béarnais, le vainqueur de Coutras, d'Arques et d'Ivry eut pour confesseur un Jésuite : le père Coton !

C'est ainsi qu'au soir de la bataille, alors que les partis ne songeaient plus qu'à panser leurs blessures, la Société prit pied en France. Ce ne fut pas sans orages. L'Université, qui voyait dans les pères de dangereux rivaux, les avait déjà violemment attaqués lors de l'affaire du collège de Clermont, en 1564, et Pasquier les avait traités d'êtres hermaphrodites, ni séculiers, ni religieux. En 1594, le procès qui était resté

[1] Pierres fausses.

pendant devant le Parlement reprit avec vigueur. Antoine Arnauld traita la Société de Jésus « de boutique de Satan, où se sont forgés tous les crimes et assassinats qui ont été exécutés ou attentés en Europe depuis quarante ans ».

Cependant, il fallut l'attentat de Jean Châtel pour ouvrir les yeux du roi, qui signa enfin l'ordre d'expulsion des « soi-disant Jésuites », comme corrupteurs de la jeunesse et perturbateurs du repos public [1].

Mais leur exil ne fut pas de longue durée; le père Coton rentra triomphant au Louvre et Henri IV permit aux pères d'élever un nouveau collège, celui de La Flèche, et promit de leur laisser son cœur ; d'où ce quatrain :

Dis-nous un peu, secte revêche,
Veux-tu, flattant ce roi vainqueur,
Mettre son cœur dedans La Flèche,
Ou bien la flèche dans son cœur ?

Prophétie lugubre que le poignard de Ravaillac ne se chargea que trop bien de réaliser !

On conçoit combien les huguenots furent attristés par cette conduite du roi; eux, qui avaient usé leur corps au service du Béarnais, se voir ainsi dédaignés pour une séquelle de nouveau-venus et d'anciens adversaires !

Agrippa d'Aubigné nous a laissé la trace brûlante de cette amertume dans la *Confession de Sancy,* habitué « à tourner toujours ses dévotions vers le soleil levant ».

Mais les temps étaient changés ! La royauté, redevenue puissante, allait désormais marcher la main dans la main avec le Saint-Siège jusqu'à la catastrophe de la Révolution. Du Plessis-Mornay eut l'intuition de cette fatale issue de la lutte, quand, après la mort d'Henri IV, il écrivit son *Mystère d'iniquité,* ce chant du cygne de la satire protestante.

[1] C'est alors que Pasquier publia son fameux *Catéchisme des Jésuites*, le plus formidable acte d'accusation qui ait été dirigé contre la Société,

Dans la préface de ce pamphlet dirigé contre la papauté, le vieux soldat des guerres de religion rappelle au jeune roi Louis XIII les jours glorieux de la royauté d'autrefois, les grands souvenirs de saint Louis et de Philippe le Bel. « Ecoutez les morts, Sire, dit-il, puisqu'on ferme la bouche aux vivants. Trouvez bon, puisque vos sentinelles dorment et que quelques-unes, peut-être trop éveillées, connivent à l'escalade, trouvez bon que votre chien aboie, qu'il vous alarme. Et ne craignez ni les Jules, ni les Bonifaces de ce siècle... Les papes, Sire, n'ont jamais mordu que ceux qui les ont craints. »

Vains avertissements ! L'esprit de la France était ailleurs ! On chantait dans les rues :

Vive le pape et le roi catholique !
Vive Bourbon avec la Sainte-Ligue !
Vive le roi, la reine et son conseil !
Vivent les bons et vaillants huguenots !
Vive Sully avec tous ses suppôts !
Vive le diable ! pourvu qu'ayons repos !

Le repos, voilà ce que cherchait la France ! Elle allait l'obtenir, mais au prix de deux cents ans de despotisme.

LES TRAGIQUES

I

Gœthe disait que si l'on voulait comprendre la fleur des jeunes années et les fruits de la vieillesse, ce qui charme et ce qui ravit, ce qui désaltère et ce qui nourrit, le ciel et la terre en un mot, il fallait lire Sakountala. On pourrait dire de même que si l'on veut avoir une idée exacte et complète de l'état des esprits en France, pendant les règnes des derniers Valois, si l'on veut connaître l'âpreté des passions religieuses et politiques, les haines du sectaire, les fureurs du soldat, les indignations de l'honnête homme, la fougue, la verdeur, la richesse et le coloris exubérants de la langue de la Renaissance, il faut lire les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné. Ils sont pour la France du XVIe siècle ce qu'est la chanson de Roland pour la France du XIe : une épopée, non plus l'épopée chrétienne et féodale de la conquête carolingienne, mais l'épopée des guerres de religion.

La violence effrénée des luttes religieuses et politiques fait surgir parfois de ces œuvres inspirées, de ces cris sublimes que l'on croirait arrachés aux entrailles des nations. Les déchirements d'Israël échauffèrent Isaïe; les sanglantes querelles des guelfes et des gibelins déchaînèrent les colères du

Dante, les fureurs de la Ligue nous ont donné les *Tragiques*.

On demeure d'abord stupéfait en songeant qu'un aussi admirable poème ait pu rester dédaigné, oublié pendant deux siècles ; mais l'étonnement cesse quand on se souvient que les siècles classiques, les siècles de Louis XIV et de Louis XV, sont aussi les siècles de la monarchie absolue, du despotisme catholique et du style de convention, élégant, mesuré, abstrait. Cependant, juste retour des choses d'ici-bas, à mesure que le temps marche et que les âges littéraires, d'abord nettement séparés, semblent se profiler sur le même plan dans le reculement du lointain, la grande figure d'Aubigné ressort dans l'ombre où s'enfoncent pour jamais bien des renommées classiques. C'est que les *Tragiques* ne sont pas un pur jeu d'esprit, une amplification de rhétorique, mais une œuvre forte, virile, vécue et vraiment humaine.

Ce n'est point, en effet, dans le silence du cabinet que leur auteur les a conçus; c'est au milieu du tumulte des camps, sur l'affût des canons, à la lueur des bûchers, parmi les mille préoccupations d'une vie essentiellement active, dévorée par les soucis du diplomate, du théologien et du guerrier.

Cette vie est déjà tout un roman. Né en 1550, fils d'un gentilhomme calviniste de la Saintonge, d'Aubigné reçut l'éducation à la fois militaire et savante de beaucoup de nobles de ce temps. A six ans, il lisait le latin, le grec, l'hébreu; à sept ans et demi, il avait traduit le *Criton*. Son adolescence fut orageuse; il perdit jeune son père et s'attacha à la fortune du roi de Navarre, dont il devint l'écuyer et l'aide de camp. Ce fut le commencement d'une longue intimité mêlée de bouderies et de querelles. La conversion de Henri IV attrista d'Aubigné ; gouverneur de Maillezais, vice-amiral des côtes d'Anjou et de Saintonge, il parut peu à la cour, mais n'en resta pas moins le confident des idées et des plans grandioses du Béarnais. Le poignard de Ravaillac, anéantit ces espérances. Insensible aux avances de Marie de Médicis, brouillé avec les nouveaux chefs du parti calviniste

en France, d'Aubigné se retira à Saint-Jean d'Angély où il se livra à ses goûts littéraires. Mais la publication de son histoire universelle attira sur lui l'orage qui grondait depuis longtemps; ce livre fut brûlé par la main du bourreau et son auteur obligé d'émigrer, à l'âge de soixante-dix ans. Reçu à Genève en triomphe, condamné à mort par le Parlement, l'infatigable vétéran des guerres de religion n'en continua pas moins de servir les intérêts de son parti en négociant avec l'Angleterre pour sauver La Rochelle.

Il mourut à Genève à quatre-vingts ans, en 1630.

Ses derniers jours furent attristés par la prise de La Rochelle, les trahisons et l'apostasie de son fils Constant. Il ne se doutait guère pourtant que cinquante ans plus tard la fille de ce fils renégat, Mme de Maintenon, dirigerait la main qui allait déchirer l'édit de Nantes et anéantir le régime à la création duquel Agrippa d'Aubigné avait consacré trois quarts de siècle d'activité et d'héroïsme.

Pendant cette longue vie, d'Aubigné avait beaucoup écrit. « Mes livres, nous dit-il lui-même dans son testament, sans ma nonchalance, pertes et retranchements que j'ai faits, égaleraient le nombre de mes années. »

Dans ce même testament, il confiait les intérêts de « ces enfants spirituels, » comme il appelle ses ouvrages, à son vieil ami le pasteur Tronchin et à son fils naturel, Nathan. MM. Réaume et de Caussade viennent d'en donner, pour la première fois, une édition complète, d'après les manuscrits originaux de la précieuse collection Tronchin.

Parmi les ouvrages de d'Aubigné, les plus connus sont sa *Vie à ses enfants*, l'*Histoire universelle*, la *Confession de Sancy*, les *Aventures du baron de Fæneste* et les *Tragiques;* il faut y ajouter des œuvres inédites très importantes, publiées, pour la première fois, par MM. Réaume et de Caussade, telles qu'un roman allégorique et deux grands poèmes : le *Printemps* (en trois livres) et la *Création* (en quinze chants).

Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Philarète Chasles, Violet Leduc, plus récemment encore Eugène Géruzez, dans ses *Essais d'histoire littéraire*, et M. Lenient dans son

*Histoire de la satire en France au XVI*e *siècle*, ont déjà analysé quelques-uns de ces principaux ouvrages. Mais ils l'ont fait en général, sans entrer dans les détails, sans suivre l'auteur dans les développements de sa pensée, de sorte que l'on peut dire qu'une critique approfondie de l'œuvre de d'Aubigné est encore à faire.

Sans vouloir tenter une aussi périlleuse entreprise, nous nous occuperons ici, en insistant sur l'enchaînement des idées, de la grande épopée satirique des *Tragiques* ou, pour donner le titre exact : *les Tragiques donnez au public par le larcin de Prométhée*. Ils parurent, pour la première fois, en 1616 ; mais ils furent conçus et écrits, du moins les quatre premiers chants, dans le feu même des guerres de religion. « Il y a trente-six ans et plus que cet œuvre est fait, dit d'Aubigné lui-même, dans sa préface, à savoir aux guerres de septante et sept à Castel-Jaloux, où l'auteur commandait quelques chevaux légers, et se tenant pour mort pour les plaies reçues en un combat, il traça comme pour testament cet ouvrage, lequel encore quelques années après il a pu polir et emplir. »

Dans quel but le poème fut-il écrit ? L'auteur nous l'explique aussi dans sa préface : « Nous sommes ennuyés des livres qui enseignent, fait-il dire à quelqu'un, donnez-nous-en pour émouvoir, en un siècle où tout zèle chrétien est péri, où la différence du vrai et du mensonge est comme abolie, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le sang duquel elles sont tachées sous les présents, et leurs inhumanités sous la libéralité. »

Les *Tragiques* sont donc une œuvre d'émotion, de passion ardente, tenant à la fois, comme la *Divine comédie*, de l'épopée, de la satire et de l'hymne religieuse. Ils sont divisés en sept livres dont les noms seuls parlent déjà clairement : *Misères*, *Princes*, *la Chambre dorée*, *les Feux*, *les Fers*, *Vengeances*, *Jugement*. « Ce ne sont pas là seulement des tableaux de fantaisie, dit M. Lenient, des visions anticipées de l'avenir, flottant à travers le crépuscule lointain d'une autre vie; c'est l'histoire de la veille écrite en face des lieux

et des hommes qui en ont été les témoins, les auteurs et les victimes; c'est le champ de bataille de Dreux, le bûcher d'Anne Dubourg; c'est le Louvre ensanglanté, la Seine charriant les cadavres et le balcon d'où Charles IX poursuit sa chasse royale sur le gibier huguenot. »

On comprend qu'il est difficile de donner une analyse complète de ce poème touffu, de plus de onze mille vers, dans lequel les incidents, les digressions, les apostrophes, les dissertations se mêlent incessamment à la trame de l'ouvrage, avec une prolixité souvent fatigante. En présence d'un édifice aussi colossal, qui ressemble bien plus à une pagode indoue qu'à un temple grec, il faut se contenter d'en signaler les grandes lignes, de caractériser chaque livre en y relevant les traits de génie et les détails qui sont la marque du talent de d'Aubigné.

II

Le poème s'ouvre par une exposition grandiose, les *Misères* de la France, la plus effrayante et la plus vive peinture qu'on ait faite du lamentable état de la nation pendant les guerres de religion.

> Je veux peindre la France une mère affligée,
> Qui est entre ses bras de deux enfants chargée,

s'écrie l'auteur et, dans son grand style, rude et plein d'images, il décrit la lutte acharnée de ces deux enfants, l'Esaü catholique et le Jacob huguenot, se déchirant sur le sein de leur mère, qui finit par leur dire :

> Vous avez, félons, ensanglanté
> Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté;
> Or, vivez de venin, sanglante géniture;
> Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture.

Tirade superbe, qui mériterait de figurer dans les traités de littérature et dans laquelle tout Aubigné se montre déjà, avec son coloris éclatant, son souffle biblique, ses anti-

thèses tranchantes, sa rudesse de soldat et sa sensibilité de poète.

Et voilà que le tableau des misères de la France se déroule devant nos yeux.

Les rois qui sont du peuple et les rois et les pères,
Du troupeau domesticq sont les loups sanguinaires.
... L'homme est en proie à l'homme, un loup à son pareil,
Le père étrangle au lit le fils, et le cercueil
Préparé pour le fils sollicite le père.
Le frère avant le temps hérite de son frère.
On trouve des moyens, des crimes tous nouveaux,
Des poisons inconnus ; ou les sanglants couteaux
Travaillent au midi, et le furieux vice
Et le meurtre public ont le nom de justice.

Peinture magistrale, austère, énergique, qui rappelle à l'esprit cette autre page sublime où le Cinna de Corneille nous montre

Rome entière noyée au sang de ses enfants.

Des deux côtés, c'est la même fougue concentrée, la même vigueur, le même fracas d'antithèses puissantes destinées à donner du relief à la pensée. Mais là où le poète du grand siècle choisit avec mesure, le Tyrtée huguenot du XVI[e] ne sait point se contenir ; il accumule les tableaux horribles. Les *paysans de cent ans à la tête chenue*, traqués par *l'argolet outrageux*, les *aimés laboureurs* qui *ouvragent le sein de la terre des plus vives couleurs*, qui *font courir les ruisseaux dans les vastes prées*, tous se réfugient dans les bois pour éviter les supplices de la soldatesque.

L'épisode de Montmoreau est typique sous ce rapport. Le poète a vu ce dont il parle et son style âpre met au service de la vérité des tours de phrases, des expressions d un réalisme qui fait frissonner :

Voici le reître noir foudroyer au travers
Les masures de France, et comme une tempeste
Emportant ce qu'il peut, embraser tout le reste.

Quand il a passé, l'auteur se suppose lui-même, survenant

avec quelques amis. Ils aperçoivent une famille de paysans dans les ruines fumantes. Voici l'homme demi-mort,

Qui sous le seuil d'un huis dissipait sa cervelle.

Les reîtres l'ont tué *par faute de viande.* Il implore la mort à grands cris. A l'intérieur, un enfant mourant de faim *a laissé sa voix bramant après sa vie.* Puis la mère apparaît, la pauvre mère qui se traîne, jambes et bras rompus, jusqu'au berceau.

A tant elle approcha sa tête du berceau,
La releva dessus; il ne sortait plus d'eau
De ses yeux consumés ; de ses plaies mortelles
Le sang mouillait l'enfant; point de lait aux mamelles,
Mais des peaux sans humeur ; ce corps séché, retrait,
De la France qui meurt fut un autre portrait.
Elle cherchait des yeux deux de ses fils encore.
Nos fronts l'épouvantaient. Enfin, la mort dévore
En même temps ces trois.

Et pendant que ces crimes se commettent, pendant que les enfants meurent de faim, *prisonniers dans leur couche,*

Les rois, parés de leur substance,
En pompes et festins trompaient leur conscience ;
Étoffaient leur grandeur des ruines d'autrui,
Gras du suc innocent, s'égayant de l'ennui,
Stupides, sans goûter ni pitié, ni merveilles,
Pour les pleurs et les cris sans yeux et sans oreilles.

Ce saisissant épisode ne fait-il pas songer au souvenir de la nuit du quatre décembre dans les *Châtiments* de Victor Hugo?

Mais le poète insiste, il se répète avec une inépuisable abondance de détails, le mal est à son comble, les chiens eux-mêmes deviennent des loups

... Et leur race enivrée
Du sang des vrais Français, se sent de la curée.

On meurt de faim! On meurt de faim dans les campagnes, on meurt de faim dans les villes pendant ces *sièges lents*, ces

sièges sans pitié, où les mères, *moins mères qu'affamées*, tuent leurs enfants pour les manger.

Au sein qui t'allaitait rentre contre nature,
Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture !

Ici, le poète finit par révolter, à force d'appuyer sur ces horribles festins de Thyeste.

Des pouces elle (la mère) étreint la gorge qui gazouille
Quelques mots sans accent, croyant qu'on la chatouille.

Elle hésite et finit par tuer, car

Son âme se trouve
N'avoir plus rien de mère et avoir tout de louve.

C'est à la royauté que d'Aubigné fait remonter la responsabilité de cet état de choses,

Jadis, nos rois anciens, vrais pères et vrais rois,
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur pays en diverses contrées,
Faisaient par les cités de superbes entrées.
Chacun s'éjouissait ; on savait bien pourquoi
Les enfants de quatre ans criaient : Vive le Roi !...

... Nos tyrans, aujourd'hui, entrent d'une autre sorte ;
La ville qui les voit a visage de morte ;
Quand son prince la foule, il la voit de tels yeux
Que Néron voyait Rome en l'éclat de ses feux.
Quand le tyran s'égaie en la ville qu'il entre,
La ville est un corps mort ; il passe sur le ventre,
Et ce n'est plus du lait qu'elle prodigue en l'air,
C'est du sang.

N'y a-t-il pas, dans la fière allure de ces vers, qu'on regrette de ne pouvoir citer tous, une vague ressemblance avec la fameuse tirade du Magnus des Burgraves ?

Jadis il en était
Des serments qu'on faisait dans la vieille Allemagne,
Comme de nos habits de guerre et de campagne ;
Ils étaient en acier...
Mais aujourd'hui, la foi, l'honneur et les paroles
Ont pris le train nouveau des modes espagnoles,
Clinquant, soie !.

Du reste, tout ce premier livre des *Tragiques* fait songer à la manière de Victor Hugo.

Après les rois le poète s'adresse à la France :

> France, puisque tu perds tes membres en la sorte,
> Apprête le suaire et te conte pour morte.

Et dix fois, coup sur coup, avec un accent qui rappelle celui du Dante, quand il apostrophe les villes italiennes, ou de Guillaume de Figuerres dans son *Sirvente contre Rome*, d'Aubigné interpelle la France, il lui montre son passé, ses fautes, ses erreurs; il l'avertit que Dieu la punit et que deux esprits formés par l'enfer sont venus, *instruments de ses malheurs.*

> Une fatale femme, un cardinal qui d'elle,
> Parangon de malheur, suivait l'âme cruelle.

C'est à eux que s'adresse le poète; avec un acharnement implacable, il attaque Catherine de Médicis, la *Jésabel de France*, qui a fait de la France *un gibier d'Italie.*

Seize vers durant, il énumère les poisons dont elle se sert, depuis la poix noire jusqu'au foie de dipsade; les mots étranges se pressent sous sa plume, tour à tour baroques ou terribles, ainsi qu'on le voit trop souvent dans les longues énumérations de la *Légende des siècles* et des derniers poèmes de l'auteur des *Orientales.*

Après la reine mère, le cardinal de Lorraine,

> Rouge du sang de ceux qui au cercueil
> Furent hors d'âge mis, tués par son conseil.

Voilà les auteurs du mal dont souffre la France.

> Par eux est perpétré le monstrueux carnage,
> Qui de quinze ans entiers ayant fait les moissons
> De Français, glane encore le reste en cent façons.

La colère du huguenot grandit en songeant à ces crimes qui jettent la France entre les griffes de la *bête de Rome :*

> Ainsi l'orgueil de Rome est à ce point levé
> Que d'un prêtre, tout roi, tout empereur bravé
> Est marchepied fangeux. On voit, sans qu'on s'étonne,
> La pantoufle crotter les lis de la couronne.

L'auteur compare la papauté à Néron, cet *ancien loup romain*, dont le

... Plaisir, pour tous droits,
Donne aux gueux la couronne et le bissac aux rois.
... Mais le loup de ce siècle a bien autre langage :
Je dispense, dit-il, du droit contre le droit;
Celui que j'ai damné, quand le ciel le voudroit,
Ne peut être sauvé; j'autorise le vice,
Je fais le fait non fait, de justice injustice;
Je sauve les damnés en un petit moment;
J'en loge dans le ciel à coup un régiment;
Je fais de boue un roi, je mets les rois aux fanges,
Je fais les saints sous moi obéissant les anges;
Je puis (cause première à tout cet univers)
Mettre l'Enfer au Ciel et le Ciel aux Enfers.

Voilà l'évangile de *la vermine espagnole*, de l'*engeance de Loyola*, qui, *sous le nom menti de Jésus*, viennent *égorger les rois et les états où ils peuvent loger!*

Exaspéré, le poète en appelle à Dieu, qui semble avoir abandonné son peuple; il invoque son secours :

Lève ton bras de fer, hâte tes pieds de laine,
Venge ta patience en l'aigreur de la peine,
Frappe du ciel Babel!

III

Ainsi finit cette sombre et violente peinture des misères de la France. Le poète nous transporte ensuite dans son second livre, au Louvre, auprès des *Princes*.

Si quelqu'un se reprend que mes vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étoffés,
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je lui réponds : Ami, ces mots que tu reprends
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends.
... Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.
Cueillons les fruits amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine déguiser;
La main peut s'endormir, non l'âme reposer.

Faut-il cacher la vérité parce qu'elle est affreuse? Non pas, dit fièrement le poète :

> Des ordures des grands, le poète se rend sale,
> Quand il peint en César un ord Sardanapale.

Et plus loin encore :

> On dit qu'il faut couler les exécrables choses
> Dans le puits de l'oubli et au sépulcre encloses,
> Et que par les écrits le mal ressuscité
> Infectera les mœurs de la postérité;
> Mais le vice n'a point pour mère la science
> Et la vertu n'est point fille de l'ignorance.

Donc, point de flatteurs! Les flatteurs, le rude censeur du Béarnais les hait d'une haine sans merci.

> Flatteurs, je vous en veux, je commence par vous,
> A déployer les traits de mon juste courroux.
> ... Vipereaux, qui tuez qui vous donne la vie.
> ... Vous êtes fils de serfs et vos têtes tondues
> Vous font ressouvenir de vos mères vendues !

Puis il prend les princes corps à corps :

> Nos princes mignons
> Qui ont beaucoup du singe et fort peu des lions.
> ... Dont le manteau royal se change en une aumusse,
> Et la couronne au froc d'un vilain pique-puce.

Ah! princes, s'écrie-t-il,

> Que de vos cimes hautes
> Dessus le peuple bas tombent d'amères fautes !

Vous qui préférez les flatteurs et *les bouffons bavants*, à ces *pauvres fols ébranchés de leurs membres*, qui *ont prodigué leurs os aux bouches des canons*.

Il les peint alors, ces tristes rois, il les peint en traits de feu, avec une vigueur et une précision que Sainte-Beuve admirait déjà, il y a plus d'un demi-siècle; Charles IX, un *charretier furieux*, nourri dans les bois; Henri III,

> Ce prince avec un busc, un corps du satin noir
> Coupé à l'espagnole...

paré et fardé comme une courtisane,

> Si qu'au premier abord, chacun était en peine
> S'il voyait un roi femme, ou bien un homme reine.

Il décrit les horreurs de cette cour dépravée où

> L'on a des noms nouveaux et de nouvelles formes
> Pour croître et déguiser des passe-temps énormes.

A côté des princes, les princesses, *nos princesses*, comme dit le poète, avec amertume.

> Nos princesses non moins ardentes que rusées,

qui, pareilles à Messaline, courent les mauvais lieux et *vont se couler à la minuit au lit des Ecossais.*

Un épisode étincelant d'esprit et d'ironie mordante termine le livre des *Princes :*

Un jeune gentilhomme, sans doute d'Aubigné lui-même, arrive, du fond de sa province, à la cour, q'uil prend d'abord pour *une foire aux vertus.* Mais

> ... Son âme nouvelle
> Des vices monstrueux ignorante pucelle,

s'aperçoit bientôt que tout cela n'est que pure hypocrisie. Il entend parler sans cesse de mignons et demande des renseignements à un vieux courtisan.

> Sont-ils-grands terriens
> Que leur nom est sans nom parmi les historiens?
> Il répond : — Rien du tout, ils sont mignons du prince.
> — Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province?
> Ont-ils par leur conseil relevé un malheur,
> Délivré leur pays par extrême valeur ?
> Ont-ils sauvé le roi, commandé quelque armée,
> Et par elle gagné quelque heureuse journée?
> A tout fut répondu : — Mon jeune homme, je croi
> Que vous êtes bien neuf; ce sont mignons du roi.

Ne croirait-on pas entendre déjà Régnier ou Molière?

Cependant la fortune apparaît en songe au jeune homme, lui expose la situation de la France et de la cour et finit

par lui donner d'admirables conseils. Cherche l'honneur, dit-elle, l'honneur difficile qui s'acquiert par le travail :

On perd bientôt celui qu'aisément on reçoit.
La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie,
Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie.
Cherche l'honneur, mais non celui de ces mignons,
Qui ne mordent au loup, bien sûr leurs compagnons
Qu'ils prennent le duvet, toi la dure et la peine;
Eux le nom de mignons et toi de capitaine;
Eux le musc, tu auras de la mèche le feu;
Eux le jeu, tu auras la guerre pour ton jeu.

La conclusion, c'est qu'il faut fuir cette cour infâme,

Car Dieu pleut sur les bons et sur les vicieux ;
Dieu frappe les méchants et les bons parmi eux.

Et l'auteur, de s'écrier dans une admirable page, dont Géruzez a signalé les incomparables beautés et qu'il faut citer en entier :

Fuyez, Loths, de Sodome et Gomorrhe brûlantes,
N'ensevelissez point vos âmes innocentes
Avec ces réprouvés, car...
... Lorsqu'ils veulent au pauvre et au juste méfaire,
Vous êtes compagnons du méfait pour vous taire.
Lorsque le fils de Dieu, vengeur de son mépris,
Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer frappant, épouvantable,
Ces petits dieux enflés en la terre habitable,
Vous y serez compris. Comme lorsque l'éclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chênes résistants et les cèdres superbes,
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'écureuil, en son aire l'oiseau,
Sous ce dais qui changeait les grêles en rosées,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

Quelle gradation puissante, quelle variété de coupe, quel élan dans cette période vraiment inspirée, que l'on peut rapprocher sans crainte de celles de Corneille et de Victor

Hugo! Ne sont-ce pas des expressions cornéliennes que *vendanger les esprits des rois*, ces *petits dieux enflés*, cet hémistiche : *vous y serez compris*, et ce dernier vers splendide : *avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger?* Ne retrouvons-nous pas le coloris et les harmonies des romantiques, dans *ce dais qui changeait les grêles en rosées*, *la fleur qui craint le vent*, *l'éclat d'un foudre qui vient renverser à plat*, *la reposée du cerf?*

IV

Après avoir décrit les Misères de la France, les turpitudes des Princes qui la gouvernent, d'Aubigné s'occupe de la justice qui sert de trait d'union entre la royauté et le pays, de la *Chambre dorée*, dont les arrêts sanglants permettent aux tyrans de torturer la nation.

Le livre débute par une allégorie qu'on a comparée avec raison à celle des Prières dans Homère, celle de la Justice qui se rend, *pantelante*, *meurtrie et déchirée*, auprès du trône de Dieu, pour se plaindre des injures qu'elle reçoit sur la terre.

> Remets ta fille, ô Dieu, en ton propre héritage !

s'écrie-t-elle ; et la *blanche Pitié*, la Paix, les anges joignent leurs supplications aux siennes. Le feu ne cesse de consumer les martyrs, disent-ils,

> Et nous sommes lassés d'en boire la fumée.

La colère de Dieu s'émeut au récit de tant d'horreurs; l'inspiration du poète grandit, son vers prend tout à coup une ampleur, un élan rythmique, une sublimité qui rappellent les accents des prophètes :

> Dieu se lève en courroux, et au travers des cieux
> Perça, passa son chef. A l'éclair de ses yeux
> Les cieux se sont fendus, tremblants, suants de crainte,
> Les hauts monts ont croulé...
>
> ... Le Tout-Puissant plana sur le haut de la nue
> Longtemps, jetant le feu et l'ire de sa vue
> Sur la terre...

Soudain, il aperçoit *un gros amas de tours*, le Palais, la Chambre dorée, *met l'ongle dans la paroi* et trouve que la pierre de ces fiers bâtiments est

D'os de têtes de morts; au mortier exécrable
Les cendres des brûlés avaient servi de sable,
L'eau qui les détrempait était du sang versé.

Il entre dans la tanière et surprend *les modernes Lycaons, loups cachés ayant la chair entre les dents,*

Gent cannibale
Qui de son vif gibier le sang tout chaud avale,
Qui, au commencement, par un trou en la peau,
Suce, sans écorcher, le sang de son troupeau,
Puis achève le reste, et de leurs mains fumantes,
Portent à leur palais bras et mains innocentes,
Font leur chair de la chair des orphelins occis.

Syllepse hardie, dont nous ne trouvons guère d'autre exemple dans la littérature française que le passage célèbre d'Athalie, où Racine parle aussi des orphelins :

Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

La peinture de la Chambre dorée continue, âpre, insultante, brutale ; jamais, depuis Rabelais, on n'avait traité les chats-fourrés du Parlement avec une verve aussi débordante de haine, aussi passionnée, aussi inépuisable. Du reste, il semble que les cruautés de la justice aient joui du triste privilège de surexciter plus que toutes autres l'indignation des écrivains. On a fait remarquer que le joyeux curé de Meudon ne s'est guère mis qu'une seule fois en colère, c'est en parlant des Chats-fourrés ; de même le sombre poète des *Tragiques* trouve les plus violentes couleurs de sa palette pour peindre

Ceux qui furent jadis juges et sénateurs,
Puis du plaisir des rois lâches exécuteurs.

Voilà, s'écrie-t-il,

Voilà en quel état vivaient les justiciers,
Aux meurtriers si bénins, des bénins les meurtriers,
... Mercenaires, vendant la langue, la faveur,
Raison, autorité, âme, scienee et cœur!

Alors, avec une incomparable profusion d'images, il décrit tous les hideux fantômes qui peuplent cet antre maudit, cette Chambre dorée que préside

Sur un trône élevé l'injustice impudente,
Dont le parement est d'écarlate sanglante
Qui goutte sans repos.

Autour d'elle siègent *les procureurs de la mort*, l'Avidité, l'Ambition, la Sottise, l'Envie, la Colère, la Faveur, l'Ivrognerie, l'Hypocrisie,

Qui parle doucement, puis sur son dos bigot
Va par zèle porter au bûcher un fagot,

la Vengeance, la Jalousie, l'Inconstance, la Stupidité, l'Ignorance, la Cruauté, la Passion, la Haine, la Vanité, la Servitude, la Bouffonnerie, la Luxure, la Paresse, la Trahison et la Formalité.

Erreur d'autorité qui par normes énormes
Ote l'être à la chose au contraire des formes.

Cette Formalité, le poète la hait bien, car il invective encore, plus loin,

De la formalité la race babillarde,

avec sa terminologie barbare, ses visa, ses paréatis, répliques, hypothèques, compulsoires et défrogatoires ;

Fi des puants vocables
Qui m'ont changé mon style et mon sens à l'envers !
Cherchez-les au parquet et non plus en mes vers.

A côté de la Chambre dorée, un autre édifice s'offre aux regards de Dieu,

Un funeste château dont les tours assemblées
Ne montraient par dehors que grilles redoublées,
Tout obscur, tout puant. C'est le palais, le fort
De l'Inquisition, le logis de la mort;
C'est le taureau d'airain dans lequel sont éteintes
Et les justes raisons et les plus tendres plaintes.

Là défilent les condamnés du Saint-Office, couverts du sanbénito parsemé de diables peints; les anges, en effet, fait observer le poète, avec une sanglante ironie,

Leur vont donnant la main autrement qu'en portrait.

Puis il ajoute, en vrai calviniste :

Les hommes sur le corps déploient leurs injures,
Mais ne donnent le ciel ni l'enfer qu'en peintures;
A leur Dieu de papier il faut un appareil
De Paradis, d'Enfer et Démons tout pareil.

Le *venin espagnol* a pénétré partout; l'Europe fume du feu des bûchers,

Les corps à demi morts sont traînés dans les fanges,
Les enfants ont pour jeu ces passe-temps étranges.

Mais qu'importent les supplices et les autodafés !

Les cendres des brûlés sont précieuses graines,
Qui, après les hivers noirs d'orages et de pleurs,
Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes
Au milieu des parvis de Sion fleurissantes.

Le livre se termine par le triomphe de Thémis escortée de tous les sages, de tous les grands justiciers, David à côté d'Aristide, la race des Catons à côté de celle des Antonins. On y voit aussi les modernes, les victimes de l'Église militante, les Brisson, les Larcher, les Tardif et leurs bourreaux,

... Bien fraisés d'un chevaistre[1],
Boucher et Pragenat et le sanglant Incestre.

[1] Licou, bride.

Le poète compare ces justes soldats de Thémis aux *aspics* de la Chambre dorée, et, dans un mouvement d'indignation superbe, il apostrophe ainsi les membres du Parlement :

Vous ne m'écoutez plus, stupides endormis !
Debout ! Ma voix se tait. Oyez sonner pour elle
La harpe qu'animait une force éternelle ;
Oyez David ému sur des juges plus doux ;
Ce qu'il dit de ceux-là, nous l'adressons à vous ;
Eh bien, vous, conseillers de grandes compagnies,
Fils d'Adam qui jouez et des biens et des vies,
Dites vrai, c'est à Dieu que comptes vous rendez :
Rendez-vous la justice ou si vous la vendez ?

V

Les bourreaux peints et stigmatisés, Agrippa d'Aubigné s'occupe des victimes, dans son quatrième livre, les *Feux*.

Conduis mon œuvre, ô Dieu, à ton nom ; donne-moi
Qu'entre tant de martyrs, champions de la foi,
De chaque sexe, état ou âge, à ton saint temple
Je puisse consacrer un tableau pour exemple.

Et, tour à tour, la parole ardente du poète les évoque tous, les *témoins de l'Éternel ceints de gloire;* les portraits se pressent superbes, lumineux, les supplices se succèdent avec une inépuisable richesse de description. Voici, *passant devant les regards de Dieu*, les Albigeois, Jérôme de Prague, Wicklef, Cranmer, l'Angleterre

... Où les vertus étranges
La font nommer pays non d'Angles, mais des Anges ;

l'Europe

A soi-même étrangère, à ses bourgeois affreuse,
De ses meurtres souillée, de ses brasiers fumeuse.

Voici les victimes des Jacobins de Lyon,

Envenimés cagots,
Criant, vrais écoliers du meurtrier Dominique :
Brûlons même le Ciel, s'il fait de l'hérétique !

Voici le supplice d'Anne Dubourg, les cruautés de l'Espagne dans les Pays-Bas :

> O Français, ô Flamands (car je ne fais de vous
> Qu'un peuple, qu'une humeur, peuple bénin et doux),
> De vos braves témoins nos histoires sont pleines !
> Anvers, Cambrai, Tournai, Mons et Valenciennes,
> Pourrai-je déployer vos morts, vos brûlements,
> Vos tenailles de fer, vos vifs enterrements?

Puis viennent de longues dissertations théologiques, comme le discours de Montalchine, l'*honneur de la Lombardie*, le *martyr de Dieu et des martyrs l'exemple.*

Mais autant le poète faiblit quand il s'égare dans les froids dédales de la théologie, que ni Dante, ni Milton eux-mêmes n'ont su franchir sans ennui, autant il retrouve de chaleur et de coloris quand la ferveur religieuse l'anime seule. C'est ainsi que, dans le récit de la mort du jeune Lebrun, dont le ferme héroïsme lutte de grandeur avec celui de son père et de son oncle, le poète des *Tragiques* déroule devant nous un dialogue vraiment sublime et digne, en bien des points, des plus beaux passages de Polyeucte.

On annonce au jeune martyr sa sentence de mort :

> L'œil de tous fut troublé, le sien en fut plus beau.

Il s'adresse à la foule et s'écrie :

> Amis, vous me voyez, sur le seuil du repos :
> Ne pleurez pas mon heur; car la mort inhumaine
> A qui vaincre la sait ne tient plus rang de peine.
> La douleur n'est le mal, mais la cause pourquoi [1].

Mais, tout à coup, il aperçoit son oncle, son père, liés à un poteau, près de périr comme lui, et son âme s'attendrit, *ses sens sont ployés ;* le père, qui se méprend sur la cause de son émotion, le gourmande :

> Regretterai-je donc le soin de te nourrir?
> N'as-tu pu, bien vivant, apprendre à bien mourir?
> L'enfant rompt ces propos : — Seulement mes entrailles
> Vous ont senti, dit-il ; et les rudes batailles
> De la prochaine mort n'ont point épouvanté
> L'esprit instruit de vous, le cœur par vous planté.

[1] Thomas Corneille a dit de même : Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

A ces paroles, l'oncle aussi s'enthousiasme :

Que ta force est molle,
O mort, à ceux que Dieu entre tes bras console !
... Nul grade, nul état ne nous lève si haut
Que donner gloire à Dieu au haut d'un échafaud !

Mourons, pères ! mourons ! s'écrie l'enfant. N'est-ce point là l'accent même de Polyeucte, quand il s'écrie dans sa soif du martyre :

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

Le même souffle, la même ferveur farouche se retrouve dans l'épisode de la mort de la jeune huguenote, qui confesse sa foi et supplie Dieu de la soutenir jusqu'à la fin :

Et que je meure en toi comme en toi j'ai vécu.
Le mal gagne le corps, prends l'esprit invaincu.

C'est ainsi que d'Aubigné parle de ces *âmes militantes* qui,

Pour aller au combat mettent le feu aux tentes.

Mais ces temps héroïques sont finis :

Le printemps de l'Église et l'été sont passés,

dit le poète, avec une grâce mélancolique ; nous sommes en automne ; toutefois,

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Cependant tant d'horreurs ont soulevé le cœur de Dieu, il frappe du pied la terre, *saute de la terre en l'obscur de la nue* et rentre dans les cieux.

VI

D'après certains critiques, il semble qu'ici devait s'arrêter l'œuvre primitive du poète. En effet, le tableau est complet : la France, les bourreaux, princes et juges, et les martyrs.

Néanmoins, d'Aubigné a cru pouvoir continuer son poème; il y a ajouté trois livres, où sans doute l'inspiration est moins franche, où il se répète souvent, mais qui offrent encore de superbes passages, dédaignés, pour la plupart, jusqu'à présent et qu'il convient de mettre en lumière.

Les *Fers*, c'est-à-dire la guerre civile, présentent un tableau touffu, violent, effréné des grandes journées du calvinisme. Le poète suppose que Dieu a quitté la terre et que Satan se présente devant lui et se fait fort de pouvoir corrompre les sectateurs de la vraie foi, si l'on veut bien lui laisser les coudées franches. Dieu consent; la lutte éclate entre les démons et les anges, et la guerre civile s'allume. Dreux, Jarnac, Montcontour, les massacres de Vassy, de Sens, de Tours, d'Orléans se déroulent devant nous. L'Église est ravagée; le poète la peint dans une comparaison digne d'Homère, *échappée aux sangliers*, telle

> Que d'un champ tout foulé la face dissipée,
> Dont les riches épis tous mûrs et jaunissants
> Languissent sous les pieds des chevaux fracassants.
> ... Rien ne se peut sauver du milieu des sillons;
> Mais bien quelques épis levés des tourbillons
> Dans les buissons plus forts, sous qui la vive guerre
> Que leur ont fait les vents les a fichés en terre.
> Ceux-ci, dessous l'abri de ces halliers épais,
> Prennent vie en la mort, en la guerre la paix,
> Se gardent au printemps, puis leurs branches dressées,
> Des tuteurs aubépins rudement caressées,
> Font passer leurs épis par la fâcheuse main
> Des buissons ennemis et parviennent en grain;
> La branche qui s'oppose au passer de leurs têtes
> Les fâche et les retient, mais les sauve des bêtes.

Puis vient une peinture de la Saint-Barthélemy, *jour qu'avec horreur parmi les jours se conte*, où

> Le roi, non juste roi, mais juste arquebusier,
> Giboyait aux passants trop tardifs à noyer,
> Vantant ses coups heureux.

Et sa cour le suit :

> En tel état la cour, un jour d'éjouissance,
> Se promène au travers des entrailles de France.

Toutes ces horreurs attristent le poète patriote. Ah ! s'écrie-t-il, que n'avons-nous pu éviter ces guerres ou les cacher aux yeux du monde!

> Parmi les étrangers nous irions sans danger ;
> L'œil gai, la face haut, d'une brave assurance
> Nous porterions au front l'honneur ancien de France.

Mais les *Vengeances* sont là ! Le poète en appelle à Dieu.

> Ouvre tes grands trésors, ouvre ton sanctuaire,
> Ame de tout, soleil !...
> ... Comme tu l'as promis, donne, en ces derniers ans,
> Songes à nos vieillards, visions aux enfants !
> Fais paraître aux petits les choses inconnues !...

Et les visions se succèdent, et l'on voit se dérouler la longue chaîne des châtiments divins. C'est là que prend place le bel épisode de Caïn et d'Abel, digne, malgré quelques redondances, de figurer à côté des pages parfaites que ce tragique sujet, si profondément humain, a inspirées à tant de grands poètes.

> Il avait peur de tout, tout avait peur de lui.
> ... Il fuit d'effroi transi, troublé, tremblant et blême.
> ... Il était seul partout, hors mis sa conscience.

Ne sont-ce pas là des vers splendides, vraiment *burinés par l'acier*, et ne songe-t-on pas, en les lisant, à ces paroles du Caïn de la *Légende des siècles* :

> On ne me verra plus, je ne verrai plus rien ?

Le déluge, Sodome, le massacre des Innocents, Néron, Domitien, Adrien, cent autres images viennent grossir la funèbre liste des *Vengeances*, depuis les temps anciens jusqu'à Mérindol, jusqu'aux attentats derniers, et la verge de Dieu frappe sans cesse ceux qui ont osé attaquer son Église.

Dans cette longue énumération, le fanatisme calviniste du poète des *Tragiques* se donne pleine carrière. On dirait que l'âme rancunière du Dante a passé en lui. Malheur à ceux qu'il poursuit de sa haine ! Il est implacable ; il se délecte à

raconter les supplices les plus effrayants où l'on voit les bourreaux mourir rongés vifs par les vers, ces *petits soldats de Dieu,* comme les appelle d'Aubigné avec une familiarité terrible.

On finit par être lassé, écœuré de cette orgie de haine. C'est en vain que le poète s'excuse, c'est en vain qu'il nous dit qu'il n'écrit point pour les *enfants de vanité,* mais pour les *enfants de vérité;* il a dépassé le but, il ne passionne plus, il n'enthousiasme plus, il fait horreur.

Le dernier livre, celui du *Jugement*, n'est pas à la hauteur des autres. Pour dominer un pareil sujet, il faut une sérénité d'âme, une élévation d'idées qui manque au fougueux soldat de la réforme ; il s'égare dans des digressions oiseuses et tombe dans le galimatias théologique ou fait de l'horrible à froid.

Cependant, çà et là, d'éclatantes images brillent encore dans ce sombre jugement de ceux auxquels le poète adresse cette apostrophe véhémente :

> Je vous en veux à vous, apostats dégénères,
> Qui léchez le sang frais tout fumant de vos pères
> Sur les pieds des tueurs, serfs qui avez servi
> Les bras qui ont la vie à vos pères ravi.

Il nous expose ensuite ce qu'il appelle *les petits portraits du futur jugement*, c'est-à-dire ses vues particulières sur les peines et les récompenses.

> L'Éternel jugera et les corps et les âmes.

Et le poète s'engage dans une longue dissertation tout imprégnée d'une physique bizarre :

> Les corps des bêtes sont de nature excrément.
> ... Mais l'âme des humains toute vient du dehors
> Et l'homme qui raisonne une gloire éternelle,
> Hôte d'éternité, se fera tel comme elle.

Les hommes ressuscitent donc tout entiers, corps et âme.

> Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.

Bien plus, les hommes auront sans doute

Les trente-trois années
Qui étaient en Jésus closes et terminées.

Nous passons sur les tourments des damnés et les joies des élus; le poète les détaille longuement, mais il nous a déjà rassasiés de supplices et de félicités. Cependant il a parfois encore des tournures de style vives et gracieuses, par exemple quand il parle des amours des élus, de ces *hauts amours* auprès desquels

Les amours d'ici-bas n'étaient rien que haïr,

et qu'on ne peut comprendre qu'en supposant :

Tous nos parfaits amours réduits en un amour,
Comme nos plus beaux jours réduits en un beau jour.

Le livre et l'ouvrage se terminent par une sorte d'exaltation du poète qui s'élève jusqu'à *la grande âme du monde.* Alors il s'arrête :

Le cœur ravi se tait, la bouche est sans parole :
Tout meurt, l'âme s'enfuit, et reprenant son lieu
Extatique, se pâme au giron de son Dieu.

VII

Comme on le voit, les *Tragiques* sont une œuvre complexe, une véritable Babel littéraire, où le bien et le mal, le beau et le laid se heurtent dans des proportions excessives, colossales.

C'est l'esprit de la Renaissance. Aux deux sources qui les abreuvent, l'Antiquité et la Nature, les écrivains du XVIe siècle puisent à longs traits sans discernement et sans mesure. L'imitation des anciens leur donne l'ampleur de la pensée, la charpente compliquée de la phrase, l'harmonie puissante du style, mais elle les entraîne aussi dans la déclamation et la redondance. Il en est de même pour l'observation de la nature; si elle donne aux littérateurs la précision des images, le réalisme des portraits, elle les pousse trop souvent à la crudité du langage, à la trivialité, à la minutie

des détails. Les œuvres de ce temps sont des arbres touffus, pleins de sève et de vigueur, mais des arbres de forêt vierge, où jamais n'a passé la cognée et dont les lianes, les ronces et les plantes parasites enlacent le tronc et font ployer les branches. Rabelais en est un éclatant exemple; ajoutez l'inspiration biblique, l'exaltation des passions religieuses, et vous aurez les *Tragiques*.

La forme est imprégnée des mêmes qualités et des mêmes défauts. Nul ne pourrait nier la richesse d'expressions, la verdeur et le coloris du style des *Tragiques*, plus libre dans ses allures, plus fécond en tournures hardies et pittoresques que le grand style un peu monotone des siècles classiques.

Ni Malherbe, ni Boileau, ni la discipline académique, ni l'influence ordonnatrice de la cour du roi-soleil n'ont encore passé là. Les enjambements, les inversions, les hiatus, les ellipses se déploient sans contrainte dans les *Tragiques*, au grand avantage de la langue poétique.

Sans doute, à première vue, quand on lit ces beaux vers dans leur vieille orthographe, on est un peu désorienté. Mais ce n'est là qu'une apparence; les mots ne se prononçaient pas, en général, autrement du temps de d'Aubigné que de nos jours et, sous ce rapport, si nous devons louer les savants éditeurs qui tiennent à nous rendre les chefs-d'œuvre du XVIe siècle dans leur pureté primitive, d'après les manuscrits originaux, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'on ne publie pas, à côté de ces éditions princeps, des éditions populaires, dont l'orthographe moderne n'effrayerait plus personne.

Du reste, les quelques passages que nous avons transcrits dans le courant de cette étude, en leur enlevant leur vieil appareil orthographique, suffisent pour démontrer que bien souvent l'auteur des *Tragiques* ne s'exprime pas autrement que les écrivains de notre temps.

Un autre reproche que l'on fait parfois au grand poète huguenot, c'est l'abus des mots anciens. Mais il a pris soin, dans sa préface, de répondre d'avance à ce reproche, en citant les paroles suivantes, qu'il avait entendues, dit-il, de

la bouche du *bonhomme* Ronsard : « Mes enfants, défendez votre mère de ceux qui veulent faire servante une demoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont français naturels, qui sentent le vieux, mais le libre français... Ne laissez point perdre ces vieux termes, employez-les et défendez-les hardiment contre les marauds qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est point écorché du latin ou de l'italien... Tout cela, c'est pour l'écolier limosin. »

D'ailleurs, parmi ces vieux mots, que de mots sonores, heureux, pittoresques, que les classiques ont laissé choir dans le bourbier du jargon populaire, où nos écrivains modernes sont obligés d'aller les repêcher aujourd'hui[1] !

Il en est de même du reproche de trivialité que l'on fait souvent à l'auteur des *Tragiques*. Sainte-Beuve a écrit, à ce propos, une page bien spirituelle, dans son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle;* nous n'en citerons qu'un passage : « La noblesse des mots dans le style, comme celle des noms propres dans la société, est fille de l'opinion ; il suffit qu'on y croie pour qu'elle existe. Si, au XVIe siècle, *chandelle* n'avait rien de plus vulgaire que *lumière* ou *flambeau ;* si *enfariner* ne représentait pas une idée plus noble que *balayer,* dont la haute poésie se sert encore ; si *perruque,* en ces temps respectables, ne signifiait qu'une majestueuse chevelure et, à l'anachronisme près, ne compromettait pas plus la divinité de Jupiter et du soleil qu'elle n'a compromis, plus tard, celle de Louis XIV, sommes-nous en droit de nier, je le demande, que Ronsard ait été de son temps réellement sérieux et sublime ? »

On en peut dire souvent autant d'Agrippa d'Aubigné. Quand il nous dit que Dieu passe son *chef,* qu'il *trousse* les noires nues avec le vent de son esprit, que les tremblantes mères pressent à l'*estomac* leurs enfants éperdus, ce ne sont point des trivialités de style, mais des habitudes de langage du temps.

Sans doute, il n'en est pas toujours ainsi et le poète va

[1] *Allouvi,* par exemple, avoir une faim de loup. « Si tu peux *allouvi* dévorer la viande. » MISÈRES.

souvent, de parti pris, jusqu'au cynisme; mais, par contre, que de fortes, que d'admirables expressions ne rencontre-t-il pas dans cette voie, dignes d'être citées à côté de ces mots d'une trivialité sublime que nous trouvons dans Corneille!

Nous en avons déjà cité plusieurs, par exemple : la cour qui

> *Se promène* au travers des entrailles de France.

La reine Jésabel, qui a fait de la France un *gibier* d'Italie.

Les vieux soldats qui

> Ont *prodigué* leurs os aux bouches des canons.

Les rois qui

> *Étoffaient* leur grandeur des ruines d'autrui.

Le carnage qui,

> Ayant fait des moissons
> De Français, *glane* encore le reste en cent façons.

Citons encore ces vers célèbres :

> J'en ai rougi pour vous quand l'acier de mes vers
> *Burinait* votre histoire aux yeux de l'Univers.

On pourrait noter ainsi dans les *Tragiques* des centaines de ces verbes pittoresques et énergiques, dont Corneille nous offre de si admirables exemples.

Il en est de même des vers sentencieux et héroïques :

> La main peut s'endormir, non l'âme reposer.

> ... Le vice n'a point pour mère la science,
> Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

> Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.

> ... De l'enfer il ne sort
> Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

> La mort inhumaine
> A qui vaincre la sait ne tient plus rang de peine.

> Les cendres des brûlés sont précieuses graines.

La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie,
Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie.

Sans doute, tous les vers de l'auteur des *Tragiques* ne sont pas de cette trempe, de cette élévation ; l'amour de l'antithèse, des redondances et des allitérations l'entraîne souvent à écrire des phrases telles que celles-ci :

Erreur d'autorité qui par normes énormes.

Sous une femme hommace ou sous un homme femme

Ils font chair de la chair des orphelins occis.

Les femmes en colère
Otent au faux honneur, l'honneur de se défaire.

Lisez-le ! Vous aurez horreur de votre horreur.

Corneille aussi fait dire à Rodogune :

Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.

Ces fautes contre le goût, qui sont fréquentes dans les *Tragiques*, tiennent non seulement au temps, mais au tempérament de l'écrivain. Corneille et Victor Hugo, un demi-classique, un romantique déterminé, ont souvent péché de la même façon.

Si d'Aubigné fait dire à la mère qui va manger son enfant :

Ton sang retournera où tu as pris le lait ;
Au sein qui t'allaitait rentre contre nature :
Ce sein qui t'a nourri sera ta sépulture...

Corneille n'est guère mieux inspiré dans le *Cid*, quand il met dans la bouche de Chimène ces vers bizarres :

Ce sang qui tout sorti fume encore de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Et plus loin, dans le dialogue célèbre de Rodrigue et de Chimène, lorsque le Cid se présente devant la fille du comte de Gormas, le glaive à la main, et que celle-ci s'écrie, saisie

d'horreur : *Il est teint de mon sang!* que répond don Rodrigue?

Plonge-le dans le mien
Et fais lui perdre ainsi la teinture du tien.

Quant à Victor Hugo, combien d'erreurs de goût ne viennent pas déparer ses plus belles œuvres! *L'oison plumé qui cuit dans la marmite infâme,* en est un déplorable exemple.

Du reste, tous les poètes de haut vol, violents, amoureux de l'antithèse et du gigantesque, tombent dans ce travers.

On pourrait en dire autant des effets d'harmonie imitative; d'Aubigné en rencontre parfois de superbes, parfois aussi de puérils. Tel est ce vers des *Misères :*

Quand les grondants tambours sont battants entendus.

Cela fait souvenir de ce brave seigneur de Salluste, Guillaume du Bartas, quand il nous décrit, dans la *Semaine*, le cheval qui

Le champ plat, bat, abat, détrappe, grappe, attrappe
Le vent qui va devant.

Mais ce qu'on doit admirer dans les *Tragiques*, c'est la libre coupe du vers, les enjambements hardis qui auraient fait jeter les hauts cris à Boileau et que l'école de Victor Hugo a remis à la mode, au grand profit de la poésie française. Nous en avons cité déjà bien des exemples; en voici encore quelques-uns :

Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome,
Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme
Hannibal.

Ces ruisselets d'argent que les Grecs nous peignaient,
Où ces poètes vains buvaient et se baignaient,
Ne courent plus ici; mais les ondes si claires
Qui eurent les saphirs et les perles contraires
Sont rouges de nos morts.

Déchaussons le cothurne et rions, car il faut
Jeter ce sang tout frais hors de notre échafaud.

Il tremble, il fait trembler pour dix ou douze nuits
Les cœurs des assistants quels qu'ils fussent, et puis
Le jour effraie l'œil, quand l'insensé découvre
Les corbeaux noircissant les pavillons du Louvre.

En somme, abstraction faite de certains défauts inhérents au tempérament de l'écrivain ou aux habitudes de son temps, les *Tragiques* peuvent prendre place, à bon droit, parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit français.

Toutefois, il serait ridicule de vouloir les mettre au premier rang. D'abord, le style en est fort inégal et souvent négligé. L'auteur le reconnaît lui-même, non sans une fierté naïve, dans sa préface. « Les plus gentilles des pièces de mon maître, fait-il dire par le larron Prométhée, sortaient de sa main ou à cheval, ou dans les tranchées... Ce qui nous fâchait le plus, c'était la difficulté de lui faire relire. Quelqu'un dira : Il y paraît en plusieurs endroits, mais il me semble que ce qui a été moins parfait par sa négligence vaut bien encore la diligence de plusieurs. »

Que manque-t-il encore à d'Aubigné pour être un écrivain de premier ordre? M. Lenient le dit en excellents termes, « la mesure, la clarté, le *lucidus ordo* qu'Horace demande aux poètes ».

C'est un peu le défaut de tous les littérateurs du xvie siècle. Le vin généreux de la Renaissance leur monte à la tête, les enivre et leur imagination débordante fait tort à leur raison.

Mais, à notre avis, il est une autre lacune qui empêche de mettre les *Tragiques* au même rang que les grandes épopées, même au rang de ces gigantesques poèmes en prose que l'on appelle *Don Quichotte*, *Gulliver* ou la *Vie de Gargantua et de Pantagruel.* C'est que ces chefs-d'œuvre immortels embrassent un idéal plus large, s'inspirent de la société tout entière, que, selon le poète, rien d'humain ne leur est étranger, tandis que les *Tragiques* sont avant tout l'expression de la passion religieuse. Par là, ils sont peut-être plus de leur temps, mais ils appartiennent moins à l'humanité.

Sans doute, au point de vue de la forme, l'œuvre de d'Au-

bigné est bien supérieure à celle de Rabelais, mais quelle différence dans le fond! Alors que tout le clavier des idées humaines résonne pour ainsi dire dans l'ouvrage du curé de Meudon, les *Tragiques* ne font guère vibrer que la note calviniste, avec une puissance extraordinaire, il est vrai, mais aussi avec une monotonie qui fatigue.

C'est que d'Aubigné est avant tout un soldat et un croyant; chez lui, le penseur est subordonné au huguenot. Ses opinions politiques ou sociales sont celles d'un conservateur. S'il attaque les Valois, c'est qu'ils persécutent l'Église. Comme le fait observer fort justement Geruzez, « ce qu'il préfère, c'est une monarchie indépendante ; ce qu'il repousse, c'est le joug sacerdotal ».

Hâtons-nous d'ajouter qu'il aime la France, cette France dont il a éloquemment dépeint les *Misères*, et qu'en face des catholiques, des curés intrigants et des ambitieux de la Ligue, il nous apparaît comme la plus pure incarnation du patriotisme.

Implacable pour le mal, austère dans ses idées, inexorable à l'égard de la bassesse, de la fausseté et de l'hypocrisie, il a marqué au fer rouge et pour toujours la justice vénale, la royauté avilie, le fanatisme et les cruautés de l'Église romaine.

Cette gloire-là, nul ne pourra la refuser à l'auteur des *Tragiques*, et l'on comprend qu'il ait pu dire, avec une noble fierté, en terminant la préface en vers de son livre :

Sors, mon œuvre, d'entre mes bras !
. . . .
Tu as pour support l'équité,
La vérité pour entreprise,
Pour loyer l'immortalité.

Le poète a dit vrai. Les *Tragiques* sont immortels, non pas seulement parce qu'ils sont beaux, mais parce qu'ils sont sincères, parce que mieux que tout autre ouvrage ils représentent l'esprit de leur temps, parce que, comme le dit si bien Sainte-Beuve, qu'il nous sera permis de citer pour finir: « Si jamais l'on pouvait en idée personnifier un siècle dans

un individu, d'Aubigné serait, à lui seul, le type vivant, l'image abrégée du sien. Études, passions, vertus, croyances, préjugés, tournure d'esprit d'alors, il réunit tout à un éminent degré, et il nous apparaît aujourd'hui comme l'une des plus expressives figures de cette race d'autrefois.

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.



REVUE DE BELGIQUE

La REVUE DE BELGIQUE paraît le 15 de chaque mois, dans un format grand in-8° sur papier vélin.

Chaque livraison contient plus de 100 pages de texte : *Roman, politique, histoire, sciences, voyages, poésie, chroniques littéraires, essais et notices* sur les questions d'actualité, etc.

Prix : Pour la Belgique, 12 francs par an.
Pour l'Union postale, 15 — —

COMITÉ DE LA *REVUE DE BELGIQUE.*

MM. ALB. CALLIER, professeur à l'Université de Gand.

ÉMILE DE LAVELEYE, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége, rue Courtois.

le comte GOBLET D'ALVIELLA, membre de la Chambre des Représentants.

CHARLES POTVIN, ancien directeur de la *Revue de Belgique*, à Bruxelles, rue Lens, 28.

J. STECHER, professeur à l'Université de Liége.

BUREAUX :

Librairie MUQUARDT, rue de la Régence, 45.